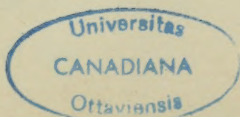

U d'/of OTTAWA
39003004295530

GUILLAUME TELL



A. M. D. G.

GUILLAUME TELL

DRAME EN QUATRE ACTES

DE SCHILLER

Nouvel arrangement à l'usage des collèges.

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

256 ET 258, RUE SAINT-PAUL

1900

NOTICE

— De 1080 à 1268, la maison de Hohenstaufen avait conservé la souveraineté sur le duché de Souabe.

A la chute de cette puissante maison, ses vassaux ne relevèrent plus que de l'empereur, sans intermédiaire.

C'était un véritable affranchissement.

Au Sud, dans la région des lacs et des montagnes boisées, une multitude de petits seigneurs, des évêques, des abbés, quelques villes impériales, des cantons forestiers, gardèrent soigneusement leur indépendance, sauf l'hommage et le modique tribut qu'ils devaient à l'empereur.

Parmi ces seigneurs helvétiens, se trouvait le comte de Habsbourg, Rodolphe, que ses vertus avaient fait choisir comme " avoué " par plusieurs seigneurs voisins, et, par les paysans des trois cantons forestiers de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden.

Elevé à l'empire, Rodolphe continua de respecter la liberté de ses protégés. Il n'en fut pas de même après sa mort.

Son fils, Albert 1er, entreprit de convertir en souveraineté le droit de patronage que sa famille exerçait sur les trois cantons.

L'insultante tyrannie d'Hermann Gessler et des autres baillis d'Albert, donna lieu à la formation de la " Ligue helvétique ".

Trois héros, Stauffacher de Schwitz, Walther Furst d'Uri et Melchtal d'Unterwalden, chacun avec dix amis de son choix, se réunirent, la nuit, sur la plage solitaire de Rutli, aux confins d'Uri et d'Unterwalden (1307) et jurèrent de s'armer pour les libertés de l'Helvétie.

Au premier jour de l'an 1308, un grand nombre de paysans de Schwitz. d'Uri et d'Unterwalden coururent aux armes. Les forts d'Albert furent rasés, ses baillis mis à mort ou chassés, et, tous les habitants des trois cantons s'étant réunis à leurs généreux défenseurs, arrêtèrent une ligue solennelle de dix ans.

Rien de plus grandiose et de plus beau dans la pièce que la dignité avec laquelle a lieu la grande délibération, terminée par le serment solennel.

Tell n'a pas assisté à l'assemblée; mais ce que les autres ont décidé, ce dont ils ont remis à plus tard l'exécution, il va le faire dans un court délai, comme poussé par sa destinée et par une volonté d'en haut. Un hasard l'amène en présence du ridicule symbole de l'autorité du gouverneur, un chapeau qu'il faut saluer, et sa désobéissance involontaire, le livre au ressentiment du redoutable Gessler. L'action semble à ce moment perdre de ses proportions pour se résumer dans la lutte entre ces deux hommes. Tout le monde connaît la scène si dramatique que la légende fournissait à Schiller. Le poète ne pouvait que la conserver. En plaçant la pomme fatale sur la tête de l'enfant, en imposant au père de tirer contre son propre fils, Gessler arme lui-même la main par laquelle il doit tomber. Son ordre était le renversement de toutes les lois de la nature; il a violemment transformé le cœur de Tell ; d'adversaire indifférent et pacifique il l'a rendu ennemi implacable. Après le meurtre monstrueux qu'il l'a exposé à commettre malgré lui, quel meurtre volontaire, expiation d'une pareille horreur, pourrait lui paraître un crime?

Tell, pourtant, quand il voit son fils sauvé, pardonnerait à Gessler, si Gessler pouvait lui pardonner. Mais sous un nouveau prétexte, il est désarmé et privé de sa liberté. Tell prisonnier sent qu'il ne peut plus rien pour sa famille demeurée sans défense et livrée à la haine de Gessler. Le tyran a déjà prouvé qu'il sait où frapper le plus cruellement sa victime. La pensée qui, dès ce moment, remplit l'esprit de Tell et y étouffe toute autre pensée, c'est qu'il lui faut choisir entre la vie de Gessler et celle de sa femme et de ses enfants. D'ailleurs la patrie a parlé. Tell ne croit pas devoir hésiter, surtout après un nouvel acte d'injustice de Gessler. Le tyran tombe frappé d'une flèche et la Suisse respire.

La mort d'Albert, tué sur la Reuss par son neveu, Jean de Souabe, en 1308, et la défaite de son fils, Léopold, consolidèrent l'union et l'indépendance des trois cantons.

PERSONNAGES

HERMANN GESSLER, lieutenant de l'empereur à Schwitz et à Uri.

ULRICH DE RUDENZ, un des seigneurs à la suite de Gessler.

WERNER STAUFFACHER, CONRAD, son fils, ITEL-REDING, JEAN AUF-DER-MAUER, JORG DE HOFE, JOST DE WEILER,	Habitants de Schwitz.
WALTER FURST, GUILLAUME TELL, ROSSELMANN, PETERMANN le sacristain. KUONI le berger, WERNI le chasseur, RUODI le pêcheur,	Habitants d'Uri.
ARNOLD DE MELCHTAL, CONRAD BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, STRUTH DE WINKELRIED, NICOLAS DE FLUE, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA,	Habitants d'Unterwald.

JENNI, jeune pêcheur.

SEPPI, jeune berger.

HEDWIG, père de Tell.

WALTHER, GUILLAUME,	Fils de Tell.
FRIESSHARDT, LEUTHOLD,	Soldats.

RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.

STUSSI le garde champêtre.

UN VIEILLARD.

UN CRIEUR PUBLIC.

DES ENFANTS.

DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.

PAYSANS DES TROIS CANTONS.

GUILLAUME TELL

ACTE PREMIER

SCENE I

Le théâtre représente les rochers escarpés du rivage du lac des Quatre-Cantons. Le lac forme une baie en s'avançant dans les terres. Une cabane est non loin de la rive. Un pêcheur conduit sa barque sur les eaux; au delà du lac on aperçoit les vertes prairies, les villages et les fermes du canton de Schwitz éclairés par les rayons du soleil. A gauche, les pics des montagnes se montrent entourés de nuages; à droite, dans l'éloignement, des montagnes de glace ferment l'horizon.

(Avant le lever du rideau, on entend le Ranz-des-Vaches et le bruit mélodieux des sonnettes des troupeaux ; cette harmonie continue encore un instant après que la toile est levée.)

LE FILS DU PÊCHEUR *chante dans son canot (Air du Ranz-des-Vaches).*

Le lac est riant, il invite au bain; l'enfant dormait sur le gazon du rivage; alors il entendit des sons doux comme la flûte, comme la voix des anges dans le paradis.

Et comme il s'éveillait dans une céleste extase, voilà que les ondes se jouent sur son sein, et une voix lui crie du fond du lac: “ Cher enfant, tu es à moi; “ j'attire le dormeur, je l'entraîne sous les eaux.”

UN BERGER, *au haut de la montagne (Variation du Ranz-des-Vaches).*

Adieu, prairies dorées par le soleil; l'été n'est plus, le berger doit partir. Nous allons à la montagne; nous reviendrons au temps où le coucou se fait entendre, où les chants se réveillent, où la terre se pare de nouvelles fleurs, où le joli mois de mai revoit couler les fontaines; adieu, prairies dorées par le soleil; l'été n'est plus, le berger doit partir.

UN CHASSEUR DES ALPES *paraît vis-à-vis, sur le haut d'un rocher (Seconde variation).*

Les hauteurs tonnent, le sentier tremble; le chasseur poursuit d'un pas assuré sa route effrayante; il s'avance hardiment sur des champs de glace où ne fleurit nul printemps, où nulle verdure ne se montre; une mer de brouillards est sous ses pieds; il ne reconnaît plus les habitations des hommes. Ce n'est qu'à travers la fente des nuages qu'il aperçoit le monde, et bien au-dessous de ces eaux suspendues la campagne verdoyante.

(Le temps change subitement; un bruit sourd retentit dans les montagnes; les ombres des nuages courent sur le paysage.)

RUODI, le pêcheur, sort de sa cabane; WERNI, le chasseur, descend des rochers: KUONI, le berger, arrive portant sur son épaule un vase de lait; SEPPI, son jeune valet, le suit.

RUODI.

Hâte-toi, Jenni, ramène la barque, le noir maître de la vallée arrive, le glacier mugit sourdement, le Mythen se coiffe de son chapeau de nuages; un vent froid souffle du trou des tempêtes. L'ouragan va être ici, avant que nous y pensions.

KUONI.

La pluie vient, batelier. Mes troupeaux broutent l'herbe avec avidité, et mes chiens grattent la terre.

RUODI.

Les poissons sautent hors de l'eau, la poule d'eau plonge. Un orage va éclater.

KUONI, *à son jeune valet.*

Vois, Seppi, si le troupeau ne s'est pas dispersé.

SEPPI.

J'entends la clochette de Lisette la brune.

KUONI.

Alors il n'en manque aucune, car elle vient toujours la dernière.

RUODI.

Maître berger, vous avez une belle sonnerie.

WERNI.

Et de superbes animaux... Sont-ils à vous, ami?

KUONI.

Je ne suis pas si riche; ils appartiennent à monseigneur d'Attinghausen, et ils m'ont été remis bien comptés.

RUODI.

Que ce collier va bien au cou de cette vache!

KUONI.

Elle sait bien qu'elle conduit le troupeau. Si je le lui ôtais, elle ne voudrait plus manger.

RUODI.

Cela n'a pas de sens... Un animal sans raison!

WERNI.

Voilà qui est bientôt dit; les animaux ont aussi leur raison; nous le savons bien, nous autres chasseurs de chamois. Quand ils vont paître dans une prairie, ils placent en avant une sentinelle qui prête l'oreille et qui les avertit par un sifflement aigu, dès que le chasseur approche.

RUODI, *au berger.*

Retournez-vous maintenant à la maison?

KUONI.

Il n'y a plus rien à paître sur la montagne.

WERNI.

Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI.

Je vous en souhaite autant; on ne revient pas toujours de vos courses.

RUODI.

Voici un homme qui accourt en toute hâte.

WERNI.

Je le connais, c'est Baumgarten de Alzellen.

(Conrad Baumgarten se précipite vers eux, hors d'haleine.)

BAUMGARTEN.

Au nom de Dieu, batelier, votre bateau!

RUODI.

Eh quoi! qui vous presse tant?

BAUMGARTEN.

Détachez le bateau, vous me sauverez la vie; passez-moi sur l'autre bord.

KUONI.

Ami, qu'avez-vous?

WERNI.

Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN *au pêcheur.*

Vite, vite, ils sont déjà sur mes talons; les cavaliers du gouverneur me poursuivent; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI.

Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN.

Délivrez-moi d'abord, puis je vous le dirai.

WERNI.

Vous êtes taché de sang; qu'est-il arrivé?

BAUMGARTEN.

Le gouverneur impérial qui demeure sur le Rossberg...

KUONI.

Wolfenschiessen! est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN.

Celui-là n'est plus à craindre, je l'ai tué.

TOUS, *reculant.*

Que Dieu vous fasse grâce! qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN.

Ce que tout brave homme eût fait à ma place; j'ai usé de mon droit contre celui qui attentait à ma propriété et à ma vie.

WERNI.

Vous avez bien fait; personne ne peut vous en blâmer.

KUONI.

Le scélérat! il n'a que ce qu'il mérite; il y a longtemps que les gens d'Unterwald lui devaient cette récompense.

BAUMGARTEN.

La chose s'est ébruitée; on me poursuit, et tandis que nous parlons, le temps s'écoule.

(Le tonnerre commence à se faire entendre.)

KUONI.

Allons, batelier, passe ce brave homme sur l'autre bord.

RUODI.

C'est impossible! Un orage terrible va éclater; il faut attendre.

BAUMGARTEN.

Grand Dieu! je ne puis attendre; chaque instant de retard est la mort.

KUONI, *au pêcheur.*

Essaye, avec l'aide de Dieu; on doit aider son prochain; il peut en arriver autant à chacun de nous.

(Le tonnerre et le bruit de l'orage continuent.

RUODI.

L'ouragan est déchaîné; vous voyez comme les vagues sont hautes; je ne pourrais pas gouverner contre les flots et la tempête.

BAUMGARTEN *tombe à genoux.*

Que Dieu vous soit en aide, comme vous aurez pitié de moi!

WERNI.

Il y va de la vie; sois compatissant, batelier.

KUONI.

C'est un père de famille; il a femme et enfants.

RUODI.

Eh quoi! J'ai aussi une vie à perdre; j'ai comme lui femme et enfants. Voyez comme les vagues se brisent avec fureur, comme elles se gonflent et tourbillonnent, et comme les eaux sont remuées jusque dans les abîmes du lac. Je voudrais sauver ce brave homme; mais cela est impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN.

Il me faut donc tomber dans les mains des ennemis; et le rivage qui me servirait d'asile est là devant mes yeux! Il est là; mes regards y atteignent; le son de ma voix y parvient; un bateau est ici qui m'y porterait! et il faut que je demeure sans secours et sans espoir!

KUONI.

Qui vient vers nous?

WERNI.

C'est Tell de Burglen.

TELL, *avec une arbalète.*

Quel est l'homme qui demande ici du secours?

KUONI.

C'est un homme d'Alzellen qui a défendu sa vie et qui a frappé Wolfenschiessen, le gouverneur impérial du château de Rossberg; les cavaliers du gouverneur sont sur ses pas, il supplie le batelier de le passer sur l'autre bord; mais celui-ci a peur de la tempête et ne veut pas partir.

RUODI.

Tell, qui sait aussi manier la rame, vous dira comme moi si l'on peut risquer le passage. *(Le bruit du tonnerre et la tempête du lac augmentent encore.)* Faut-il que je me jette dans la gueule du loup? Il n'y a pas un homme sensé qui le voulût faire.

TELL.

Un brave homme ne songe jamais qu'en dernier lieu à lui-même. Aie foi en Dieu et secours l'opprimé.

RUODI.

Il est facile de donner des conseils lorsqu'on est en sûreté dans le port. Mais la barque est là, le lac est devant vous. Essayez.

TELL.

Les flots peuvent bien être miséricordieux, mais non le gouverneur. Essaye, batelier.

Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI.

Quand ce serait mon frère ou mon propre enfant, la chose est impossible. C'est aujourd'hui saint Simon et saint Jude, le lac ne s'apaisera pas, il veut une victime.

TELL.

Avec d'inutiles paroles, rien ne se fera; l'heure s'écoule, il faut secourir cet homme. Parle, batelier, veux-tu le passer?

RUODI.

Non, pas moi.

TELL.

Eh bien donc, au nom de Dieu! donne-moi ton bateau; je veux essayer ce que pourra faire mon faible bras.

KUONI.

Ah! généreux Tell.

BAUMGARTEN.

Vous êtes mon sauveur, mon ange tutélaire.

TELL.

Je vais vous arracher à la fureur du gouverneur. Contre la rage de la tempête il faudra implorer un

autre protecteur. Mais mieux vaut tomber dans les mains de Dieu que dans celles des hommes. *(Au berger.)* Ami, vous consolerez mon vieux père, s'il m'arrive ce qui doit arriver à tout homme; j'ai fait ce que je ne pouvais m'empêcher de faire.

(Il s'élance dans la barque.)

KUONI, *au batelier.*

Vous êtes un maître pilote! et ce que Tell hasarde, vous n'avez pas osé l'essayer.

RUODI.

Beaucoup de plus braves que moi ne feraient pas ce qu'il fait là; on n'en trouverait pas deux comme Tell dans la montagne.

WERNI, *monté sur un rocher.*

Le voilà déjà parti. Dieu te secoure, brave Tell! Voyez comme la barque est ballottée par les vagues.

KUONI, *sur le rivage.*

Les flots passent par-dessus... je ne la vois plus. Cependant la voici qui reparaît; le courageux pilote lutte avec force contre la lame.

SEPPI.

Les cavaliers du gouverneur accourent en toute hâte.

KUONI.

Ah! Dieu! ce sont eux. Il était bien temps de le secourir!

(Une troupe de cavaliers de Landenberg arrivent.)

PREMIER CAVALIER.

Livrez-nous le meurtrier, que vous avez caché.

SECOND CAVALIER.

Il a pris cette route; c'est en vain que vous prétendez nous le dérober.

KUONI et RUODI.

De qui parlez-vous, cavaliers?

PREMIER CAVALIER, *il aperçoit la nacelle.*

Ah! que vois-je? diable!

WERNI, *sur le rocher.*

Est-ce celui qui est dans la barque que vous cherchez? montez à cheval; si vous vous hâtez, vous pourrez encore le rejoindre.

SECOND CAVALIER.

Malédiction! il s'est échappé.

PREMIER CAVALIER, *au pêcheur et au berger.*

Vous lui avez prêté assistance, vous en porterez la peine. Qu'on tombe sur leurs troupeaux, qu'on les détruise.

SEPPI, *s'enfuyant.*

O mes agneaux!

KUONI *le suit.*

Malheur à moi! mon troupeau!

WERNI.

Les scélérats!

RUODI, *se tordant les mains.*

Justice du ciel quand paraîtra le libérateur de cette contrée!

(Il les suit.)

(Spectacle de la tempête, elle s'apaise doucement.)

SCENE II

CONRAD et STAUFFACHER.

STAUFFACHER.

Viens, Conrad, mettons-nous à l'abri sous ces rochers. Déjà le ciel s'éclaircit, le bruit du tonnerre s'éloigne. L'orage ne pourra plus durer bien longtemps.

CONRAD.

Celui qui gronde dans mon âme n'est pas prêt d'arrêter sa fureur.

STAUFFACHER.

Si soucieux, mon fils! Je ne te reconnais plus; depuis plusieurs jours j'observe en silence la sombre

tristesse qui obscurcit ton front. Une peine muette oppresse ton cœur. Confie-la-moi, je suis ton père et je réclame la moitié de ton chagrin (*Conrad lui tend la main sans parler*). Qu'est-ce qui peut attrister ton cœur? Dis-le-moi. Notre travail est béni; notre fortune est florissante, nos greniers sont pleins; nos troupeaux de bœufs et nos beaux chevaux au poil si luisant sont revenus heureusement de la montagne pour passer l'hiver dans de bonnes étables. Notre maison s'élève comme un noble manoir, elle est bâtie d'un bois neuf et choisi, assemblé avec soin et placé avec symétrie...

CONRAD.

Il est vrai, cette maison est belle et bien construite, mais hélas! le sol tremble sur lequel elle est construite.

STAUFFACHER.

Mon cher Conrad, qu'entends-tu par là?

CONRAD.

Le gouverneur te hait, et cherche à te nuire parce que tu es un obstacle à ses desseins: tu es cause que les gens de Schwitz, au lieu de se soumettre à la nouvelle maison impériale, persistent, à l'exemple de leurs dignes aïeux, à vouloir faire partie de l'empire.
N'est-ce pas vrai, cher père, dis, n'ai-je pas raison?

STAUFFACHER.

Aussi vrai que je me nomme Werner Stauffacher et que tu es mon fils, tel est le sujet de la haine de Gessler contre moi.

CONRAD.

Tu excites son envie parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, tandis que lui n'en a aucun. Tu tiens ta maison en fief de l'empereur et de l'Empire; tu peux la montrer aussi fièrement qu'un prince d'Empire montre ses terres; tu ne reconnais au-dessus de toi d'autre seigneur que le premier de la chrétienté... Lui, il n'est qu'un cadet de maison, il ne possède rien que son manteau de chevalier; voilà pourquoi il regarde d'un œil jaloux et avec un sentiment de haine le bonheur des honnêtes gens. Depuis longtemps il a juré ta ruine... Tu as été jusqu'ici préservé... Veux-tu attendre qu'il ait accompli contre toi ses mauvais desseins? l'homme prudent prend les devants.

STAUFFACHER.

Que voudrais-tu faire, Conrad?

CONRAD, *se rapprochant de lui.*

Ecoute mes faibles avis. Tu sais combien, ici, à Schwitz, tous les gens de bien se plaignent de l'avarice et de la cruauté du gouverneur. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans Uri et dans Unterwald, on ne soit également las d'être opprimé sous un joug de fer; car Landenberg commande de l'autre côté du lac avec autant d'arrogance qu'en a ici Gessler. Il ne vient pas chez nous une barque de pêcheurs qui ne nous apprenne quelque nouvelle violence, quelque nouvelle injustice des gouverneurs.

STAUFFACHER.

Hélas! je ne le sais que trop, et ce matin encore on

m'annonçait que des crimes affreux ont été commis à Unterwald et à Sarnen.

CONRAD.

C'est pourquoi il serait bon que quelques-uns de ceux qui pensent bien se réunissent tranquillement pour aviser aux moyens de se délivrer de l'oppression. Je pense que Dieu ne nous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'as-tu pas un peu partout des amis à qui tu puisses ouvrir ton cœur avec confiance?

STAUFFACHER.

Je connais beaucoup de braves gens, de vassaux riches et puissants qui sont mes amis et qui me sont tout dévoués. *(Il marche avec agitation.)* Enfant! quel orage de pensées périlleuses tu viens d'exciter dans mon tranquille cœur? tu as fait entrer la lumière du jour dans mon âme; et ce que je m'interdisais de penser, ta bouche imprudente vient de le prononcer légèrement... As-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette paisible vallée la discorde farouche et le bruit des armes; un peuple de faibles bergers va entreprendre d'entrer en lutte avec les maîtres du monde? Ils n'attendent qu'un prétexte pour lâcher sur cette malheureuse terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtiment, déchirer nos vieilles lettres de franchise.

CONRAD.

Nous aussi, nous sommes des hommes! nous savons manier notre hache, et Dieu protège les braves.

STAUFFACHER.

La guerre est un fléau furieux et terrible; elle frappe les troupeaux et les bergers.

CONRAD.

On doit se soumettre à la volonté du ciel, mais aucun noble cœur ne doit supporter l'injustice.

STAUFFACHER.

Mon fils, tu aimes ta maison, nos ancêtres y ont vécu... la guerre terrible la réduira en cendres!

CONRAD.

Si je croyais mon cœur attaché à cette maison plus qu'à la liberté, j'y mettrais le feu de ma propre main.

STAUFFACHER.

Tu crois à l'humanité. La guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

CONRAD.

L'innocence a un ami dans le ciel! Regarde en avant, mon père, et non derrière toi.

STAUFFACHER.

Mon pauvre enfant, que deviendras-tu?

CONRAD.

Le brave ne doit songer à lui qu'en dernier lieu.

STAUFFACHER *le presse dans ses bras.*

Mon fils, je voulais seulement t'éprouver. Celui qui presse un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour sa maison et son foyer, celui-là ne doit pas craindre les soldats des rois... Je vais de ce pas chez un ami, Walther Furst. Il pense comme toi et moi sur tout ce qui se passe. J'irai voir aussi le noble banneret d'Attinghausen... Bien qu'il soit d'une haute naissance, il aime le peuple et respecte les anciens usages. Nous tiendrons conseil tous les trois sur les moyens de nous défendre contre nos ennemis... Je serai peut-être plusieurs jours absent, dirige avec sagesse la maison; donne généreusement au pèlerin qui continue son pieux voyage, au moine qui demande pour son couvent, et ne les laisse partir que bien traités. La maison de Stauffacher ne se cache point. Elle élève sur le grand chemin son toit hospitalier ouvert à tous ceux qui passent. *(Ils se séparent et s'éloignent.)*

SCENE III

WALTHER FURST et ARNOLD MELCHTHAL sortent avec précaution du milieu des rochers.

WALTHER FURST.

Je n'entends plus rien.

MELCHTHAL.

Maître Walther Furst!

WALTHER FURST.

Si l'on nous surprenait! Demeurez où vous êtes, nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL.

Ne pourrez-vous rien m'apprendre d'Unterwald, rien de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de demeurer au milieu de ces rochers: qu'ai-je fait de si coupable pour être forcé à me cacher comme un meurtrier? J'ai brisé un doigt avec mon bâton à l'insolent valet qui, par ordre du gouverneur, voulait devant mes yeux emmener le plus beau couple de mes bœufs.

WALTHER FURST.

Vous êtes trop violent: ce valet était envoyé par le gouverneur, par votre supérieur; vous avez encouru un châtiment; supportez en silence la peine de votre faute.

MELCHTHAL.

Devais-je donc endurer les discours insultants de ce misérable: "Quand le laboureur voudra manger du pain, il faudra qu'il s'attelle lui-même à la charrue." J'eus l'âme ulcérée lorsque je vis ce valet détacher de leur joug mes superbes taureaux; ils mugissaient sourdement et frappaient de leurs cornes, comme s'ils avaient eu le sentiment de l'injustice; alors une juste colère me saisit, et, n'étant plus maître de moi, je frappai l'envoyé.

WALTHER FURST *(à part)*.

Lorsque nous pouvons à peine modérer notre cœur, comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se dompter?

MELCHTHAL.

C'est mon père seulement qui m'afflige: il a besoin de tant de soins, et son fils est absent! Le gouverneur le hait, car il a toujours combattu courageusement pour la justice et la liberté; aussi ce vieillard sera-t-il en proie à leurs vexations, et personne n'est là pour le défendre de leurs outrages. Il en adviendra ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FURST.

Tâchez d'être patient, et attendez qu'il nous vienne quelque nouvelle d'Unterwald. J'entends venir, retirez-vous; peut-être est-ce quelque envoyé du gouverneur: rentrez. Vous n'êtes pas plus en sûreté ici contre la vengeance de Landenberg que dans vos propres montagnes, car nos tyrans se donnent la main.

MELCHTHAL.

Ils nous apprennent ce que nous devons faire.

WALTHER FURST.

Cachez-vous; je vous rappellerai s'il n'y a rien à craindre. *(Melchthal disparaît.)* L'infortuné! je n'ose lui avouer les malheurs que je soupçonne. — Qui vient en ces lieux? Le soupçon et la trahison prêtent l'oreille de tous côtés; les émissaires de la tyrannie pénètrent jusque dans l'asile des bêtes fauves. *(Il recule étonné quand il voit Werner Stauffacher.)* Que vois-je! c'est vous, maître Werner! Dieu soit loué! Ce sol n'a jamais été foulé par un plus honnête homme. Soyez le bienvenu. Qui vous conduit ici?

STAUFFACHER.

Ma bonne fortune! J'allais vous visiter dans votre demeure et déjà je m'éloignais de ces lieux, lorsque au détour du sentier je vous aperçus causant avec un inconnu.

WALTHER FURST.

Et qu'alliez-vous chercher dans ma demeure?

STAUFFACHER *(lui prenant la main)*.

Les vieux temps, la vieille Suisse.

WALTHER FURST.

Vous les portez avec vous. Je suis heureux de vous voir; mon cœur en est tout ranimé... Mais dites-moi, n'avez-vous rien aperçu de nouveau sur le chemin?

STAUFFACHER.

J'ai vu partout la souffrance et la ruine et j'en ai été profondément attristé.

WALTHER FURST.

O mon ami, cela vous apprend tout!

STAUFFACHER.

Maître Walther Furst, je ne vous cacherai point que je ne suis pas venu pour de frivoles motifs; de cruels soucis m'occupent. Ce que nous endurons est devenu tout à fait insupportable, et l'on ne voit aucun terme à ces vexations. Depuis nos premiers ancêtres jusqu'à nous, la Suisse a toujours été libre: nous sommes accoutumés à être gouvernés avec dou-

ceur. Jamais depuis que les bergers mènent leurs troupeaux sur ces montagnes, pareille chose ne s'était vue dans cette contrée.

WALTHER FURST.

Oui, une pareille domination est sans exemple ici: notre noble seigneur d'Attinghausen, qui a vu encore les anciens temps, dit lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER.

Là-bas aussi, à Unterwald, il s'est passé de tristes choses, et qui attirent une sanglante vengeance. Voici ce que j'ai appris ce matin: Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui habite sur le Rossberg, a voulu employer une infâme violence, et Baumgarten de Alzellen l'a tué avec sa hache.

WALTHER FURST.

Oh! les jugements de Dieu sont justes! — Baumgarten, dites-vous? un homme qui est cependant modéré. Est-il maintenant sauvé et en lieu sûr?

STAUFFACHER.

Je n'en sais rien, les cavaliers du bailli sont à sa poursuite. Mais on m'a appris quelque chose de plus horrible, c'est ce qui s'est passé à Sarnen; le cœur doit en saigner à tout honnête homme.

WALTHER FURST, *avec attention.*

Dites, qu'est-ce?

STAUFFACHER.

A l'entrée du Melchthal, auprès de Kerns, habite un homme juste qui se nomme Henry de Halden; ses paroles ont un grand crédit sur le peuple.

WALTHER FURST.

Qui ne le connaît pas ? Eh bien, que lui est-il arrivé? achevez.

STAUFFACHER.

Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, a ordonné que l'on prendrait à la charrue ses deux plus beaux taureaux; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg et s'est enfui.

WALTHER FURST, *dans la plus grande anxiété.*

Et le père, dites, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER.

Landenberg a ordonné au père de lui envoyer son fils sur-le-champ; et comme le vieillard a protesté avec vérité qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le gouverneur a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST *s'élance, et le conduit de l'autre côté de la scène.*

Oh! silence; n'ajoutez rien de plus.

STAUFFACHER, *élevant la voix.*

“ Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais tu es en mon pouvoir: ” et il donna l'ordre de l'étendre à terre et d'enfoncer dans ses yeux une pointe d'acier.

WALTHER FURST.

Ah! miséricorde du ciel!

MELCHTHAL *s'élance de sa cachette.*

Dans ses yeux, dites-vous?

STAUFFACHER *surpris.*

Quel est ce jeune homme?

MELCHTHAL *le saisit avec un empressement convulsif.*

Dans ses yeux?... parlez

WALTHER FURST.

Oh! le malheureux.

STAUFFACHER.

Qui est-ce? *(Walther Furst lui fait un signe.)* — C'est le fils, ô juste Dieu!

MELCHTHAL.

Et j'étais absent! — Dans les deux yeux?

WALTHER FURST.

Possédez-vous; supportez cette douleur en homme.

MELCHTHAL.

Et c'est à cause de mon imprudence, de mon emportement! Quoi! aveugle tout à fait, entièrement aveugle?

STAUFFACHER.

Je vous l'ai dit, la source de la vue est tarie pour lui, il ne verra plus jamais la lumière du soleil.

WALTHER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL.

Jamais!... jamais plus. *(Il met sa main sur ses yeux, et se tait un moment; puis il va de l'un à l'autre, et dit d'une voix douce, suffoquée par les pleurs.)* Oh! c'est un noble don du ciel que la lumière des yeux!... Tous les êtres vivent de la lumière, toutes les créatures heureuses!... La plante elle-même se tourne vers la lumière avec amour; et lui, il devra se sentir plongé dans la nuit, dans une obscurité éternelle... il ne sera plus réjoui par la verdure des prés, par l'éclat des fleurs; il ne pourra plus contempler la cime dorée des glaciers... Mourir n'est rien... mais vivre et ne plus voir, c'est là le malheur!... Pourquoi me regardez-vous avec tant de pitié? Je jouis de mes yeux; et je ne puis partager ce bonheur avec mon père aveugle! je ne puis lui donner une goutte de cet océan de lumière éblouissante où nagent mes regards!

STAUFFACHER.

Hélas! au lieu de calmer votre désespoir, j'ai encore à l'accroître... Votre père est plus malheureux encore: le gouverneur lui a tout ravi; il ne lui a laissé qu'un bâton pour se traîner de porte en porte, aveugle et dépouillé.

MELCHTHAL.

Rien qu'un bâton au vieillard aveugle!... Il lui a tout ravi, même la lumière du jour, ce bien dont jouissent les plus misérables!... Maintenant ne me parlez plus de rester ici, de me cacher. Quel misérable lâche j'ai été de songer à ma sûreté, et non à la tienne!... de laisser ta tête chérie comme un gage dans les mains de ce barbare! Plus de lâches précautions.. Je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante; je veux retourner là-bas. Rien ne m'arrêtera; je veux aller redemander au gouverneur les yeux de mon père. Je saurai le trouver au milieu de tous ses gardes... Que m'importe la vie, pourvu que j'éteigne dans son sang l'ardeur de mon affreux désespoir!

(Il veut sortir.)

WALTHER FURST.

Demeurez; que pouvez-vous contre lui? Il habite à Sarnen; et du haut de son château, dans sa forteresse impénétrable, il mépriserait votre impuissante colère.

MELCHTHAL.

Et quand il habiterait les palais de glace du Schreckhorn, là où la Jungfrau s'enveloppe de ses voiles éternels... je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui; et, avec vingt jeunes hommes résolus comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre, si, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug de la tyrannie, je monterai sur la montagne, j'y rassemblerai à grands cris les bergers, et là, sous la libre voûte des cieux, dans ces lieux où le cœur se conserve pur, où le sentiment ne s'altère point, je leur conterai cette horrible cruauté.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.*

La tyrannie est à son comble. Voulons-nous attendre qu'on en vienne aux derniers excès?

MELCHTHAL.

Quels excès pouvons-nous craindre encore, quand la prunelle de l'œil n'est plus en sûreté dans son orbite?... Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi aurions-nous appris à tendre l'arbalète et à manier la pesante hache d'armes? Chaque créature trouve toujours une défense dans les angoisses du désespoir; le cerf épuisé s'arrête et tourne contre la meute ses bois redoutables; le chamois entraîne le chasseur dans les précipices; le bœuf lui-même, ce paisible serviteur de l'homme, qui courbe patiemment la force de son cou sous le joug, bondit s'il vient à être irrité, aiguise ses cornes puissantes, et jette son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST.

Si les trois cantons pensaient comme nous trois, peut-être serions-nous capables de quelque effort.

STAUFFACHER.

Si Uri appelle, si Unterwald le secourt, Schwitz se fera honneur d'obéir à l'antique alliance.

MELCHTHAL.

J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun risquera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé et défendu par autrui.. O respectables pères

de la patrie.. me voici, moi, jeune homme, entre vous qui avez tant d'expérience... Je devrais, dans le conseil, garder un modeste silence... Cependant, bien que je sois jeune et que j'aie peu vécu, ne dédaignez pas mes avis et mes discours: ce n'est pas l'emportement d'un jeune cœur qui m'inspire, c'est la profondeur de mon désespoir, l'exaltation d'une douleur qui attendrirait des cœurs de pierre. Vous êtes pères et chefs de famille; vous souhaitez d'avoir un fils vertueux, qui honore un jour vos cheveux blancs, et veille pieusement sur la prunelle de vos yeux. Oh! quoique vous n'ayez rien souffert encore dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux jouissent encore pleinement de la lumière du jour, ne restez pas pour cela étrangers à notre malheur. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur votre tête. Vous avez détourné le pays de la domination autrichienne: c'était là tout le crime de mon père; vous êtes coupables comme lui, et le même châtiment vous attend.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.*

Décidez; je suis prêt à vous imiter.

WALTHER FURST.

Il faudrait savoir ce que pensent les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen; leurs noms, je crois, nous donneraient des amis.

MELCHTHAL.

Quel nom dans nos montagnes est plus noble que les vôtres? Le peuple a toute confiance en de tels noms; ils ont une respectable autorité dans la con-

trée. Vous avez recueilli de vos pères un riche héritage de vertu, et vous l'avez encore augmenté. Qu'est-il besoin des gentilshommes? Accomplissons seuls nos desseins. Plût à Dieu que nous fussions seuls dans cette contrée! nous n'aurions pas besoin, je pense, de chercher d'autre appui que nous-mêmes.

STAUFFACHER.

Les nobles ne partagent pas nos malheurs. Le torrent qui a dévasté le vallon, jusqu'à présent n'a point ravagé les hauteurs. Cependant leur secours ne nous manquerait pas, s'ils voyaient la contrée se lever en armes.

WALTHER FURST.

S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous, nous pourrions nous en remettre à la justice et à la loi; mais celui qui nous opprime, c'est notre empereur, notre juge suprême.. Il faut donc demander secours à Dieu et à nos bras... Vous, sondez les gens de Schwitz; moi, j'irai dans Uri rassembler des amis. Mais qui enverrons-nous à Unterwald?

MELCHTHAL.

Envoyez-moi... Qui pourrait y prendre plus d'intérêt?

WALTHER FURST.

Je ne puis y consentir. Vous vous êtes confié à moi; je dois répondre de votre sûreté.

MELCHTHAL.

Laissez-moi partir; je connais les sentiers et les

passages des rochers. Je trouverai là-bas beaucoup d'amis qui me donneront asile, et me cacheront à l'ennemi.

STAUFFACHER.

Laissez-le aller à la garde de Dieu... Là-haut il n'y a pas de traîtres; la tyrannie y est trop abhorrée pour trouver un seul instrument. Baumgarten nous aidera aussi à soulever le pays d'Unterwald et y recrutera des amis.

MELCHTHAL.

Comment nous donnerons-nous mutuellement des avis sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER.

Nous pourrons nous rassembler à Brunnen ou à Treib, au lieu où abondent les barques des marchands.

WALTHER FURST.

Nous ne pouvons pas agir si ouvertement... Ecoutez mon avis: à gauche du lac, en allant à Brunnen, vis-à-vis le Mythenstein, est une prairie entourée de bois. Parmi les bergers elle porte le nom de Rutli; parce que la forêt y a été défrichée. C'est la limite d'Uri et d'Unterwald. *(A Stauffacher.)* Une barque légère vous y conduira de Schwitz rapidement; nous nous y rendrons par des sentiers détournés, pendant l'obcurité, et là nous pourrons délibérer en sûreté. Que chacun de nous y conduise dix hommes bien dévoués, qui soient à nous du fond du cœur; nous traiterons ensemble de l'intérêt commun, et avec l'aide de Dieu nous prendrons une prompte résolution.

STAUFFACHER.

Qu'il en soit ainsi! maintenant mettez votre main dans la mienne, et vous aussi la vôtre; et de même que tous trois nous venons entre nous de nous donner la main en gage d'une sincère union, de même nous conclurons entre nos trois cantons une alliance fidèle à la vie et à la mort.

WALTHER FURST ET MELCHTHAL.

A la vie et à la mort.

(Ils se prennent les mains et les tiennent serrées pendant un assez long moment.)

SOLO ET TRIO *(ad libitum)*.

Solo.

La nuit, à nos desseins propice,
Nous entoure déjà d'une ombre protectrice.
Tu vas voir dans ces lieux que Gessler croit soumis
Surgir de tous côtés de généreux amis:
Ils comprendront tes larmes.
Au soc de la charrue ils empruntent des armes,
Pour conquérir un digne sort:
Ou l'indépendance ou la mort.

Trio.

Embrasons-nous d'un saint délire.
La liberté pour nous conspire.
Mon (Ton) père nous inspire.
Vengeons-le, ne le pleurons plus.
Pour son pays quand on expire
Ce beau destin semble nous dire:
A vous les palmes du martyre,
A vous le bonheur des élus.

(Tiré de l'opéra de Guillaume Tell de Rossini.)

MELCHTHAL.

O mon vieux père, tes yeux ne pourront plus voir le jour de la liberté, mais tu l'entendras retentir. Quand d'une Alpe à l'autre des signaux de feu s'allumeront, que les forteresses des tyrans tomberont, alors les Suisses accourront à ta cabane porter à ton oreille ces heureuses nouvelles, et la nuit qui couvre tes yeux sera un instant dissipée.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME

SCENE I

Le théâtre représente une prairie entourée de bois et de rochers élevés; sur les flancs des rochers sont des sentiers avec des balustrades et des échelles, par lesquels on voit ensuite descendre les montagnards. Au fond, l'on aperçoit sur le lac le commencement d'un arc-en-ciel lunaire. L'horizon est fermé par de hautes montagnes, derrière lesquelles s'élèvent encore des sommets couverts de neige. Il fait tout à fait nuit; seulement la lueur de la lune se réfléchit sur le lac et sur les glaciers.

TELL et CONRAD.

TELL.

Eh bien! je suis suffisamment instruit, adieu, Conrad.

CONRAD.

Où voulez-vous aller? Oh! ne quittez pas si vite ces lieux.

TELL.

Ma maison réclame ma présence, adieu.

CONRAD.

Mon cœur est plein, il a besoin de s'épancher avec vous.

TELL.

Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

CONRAD.

Les paroles pourraient conduire aux actes.

TELL.

Tout ce qu'il faut maintenant, c'est de la résignation et du silence.

CONRAD.

Peut-on souffrir ce qui est insupportable?

TELL.

Les plus violentes tyrannies sont celles qui durent le moins; quand l'ouragan s'élève, on éteint les feux; les barques se hâtent de chercher un asile et le tourbillon terrible passe sur la terre sans laisser de traces de ravage. Que chacun vive tranquille chez soi; on accorde facilement la paix à l'homme paisible.

CONRAD.

Le croyez-vous?

TELL.

Le serpent ne pique point lorsqu'on ne l'irrite pas. Si nos ennemis voient le pays demeurer paisible, ils finiront d'eux-mêmes par se lasser.

CONRAD.

Nous pourrions beaucoup si nous nous tenions unis.

TELL.

Quand on est seul au milieu du naufrage on se sauve plus aisément.

CONRAD.

Abandonnez-vous si facilement la cause commune?

TELL.

Chacun ne peut compter sûrement que sur lui-même.

CONRAD.

Unis, les faibles même deviennent puissants.

TELL.

Le fort est plus puissant tout seul.

CONRAD.

Ainsi la patrie ne peut pas compter sur vous, si dans son désespoir, elle prend le parti de la résistance?

TELL *(lui prend la main)*.

Tell, qui se jette au secours d'un agneau tombé dans un précipice, pourrait-il délaisser ses amis? Mais quoi que vous fassiez, laissez-moi en dehors de vos conseils; je ne saurais délibérer et discuter avec lenteur. Si vous avez besoin de moi dans l'exécution d'un dessein arrêté, alors appelez Tell, il ne vous manquera pas.

(Il s'éloigne.)

SCENE II

CONRAD, MELCHTHAL, BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, BURKHART DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE, STRUTH DE WINKELRIED, et quatre autres montagnards, tous armés.

MELCHTHAL *(encore derrière la scène).*

Le chemin s'élargit, allons, suivez-moi.

(Ils arrivent avec des torches.)

Je reconnais les rochers et la petite croix, nous sommes arrivés. Voici le Rutli.

CONRAD.

Soyez les bienvenus!

MELCHTHAL *(bas à Conrad).*

Et Guillaume Tell que tu promettais d'amener ici?

CONRAD.

Je n'ai pu le retenir; en apprenant le sujet de cette réunion, il est parti.

MELCHTHAL.

Heureusement que ce n'est pas un traître.

(Il remonte.)

MEIER.

C'est nous autres gens d'Unterwald qui arrivons les premiers.

MELCHTHAL.

La nuit est-elle avancée?

BAUMGARTEN.

Le veilleur du Selisberg vient de crier deux heures.

(On entend une cloche dans le lointain.)

MEIER.

Silence, écoutons.

BUHEL.

C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur l'autre bord, dans le pays de Schwitz.

DE FLUE.

L'air est pur, et le son se fait entendre de loin.

MELCHTHAL.

Allez, et allumez quelques branchages pour qu'ils jettent une vive flamme quand nos amis viendront.

(Deux habitants s'éloignent.)

SEWA.

Il fait un beau clair de lune, et le lac est uni comme un miroir.

BUHEL.

Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, *montrant le lac.*

Ah! regardez, regardez là-bas; ne voyez-vous rien?

MEIER.

Quoi donc?... Oui, c'est vrai! un arc-en-ciel au milieu de la nuit.

MELCHTHAL.

C'est la lumière de la lune qui le produit.

DE FLUE.

C'est un signe rare et merveilleux; et l'on peut avoir vécu longtemps sans l'avoir vu.

SEWA.

Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle au-dessus.

BAUMGARTEN.

Ah! voici une barque qui passe justement au-dessous.

MELCHTHAL.

C'est Stauffacher avec sa barque; le digne homme ne se fait pas longtemps attendre.

(Il va vers le rivage avec Baumgarten.)

MEIER.

Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus.

BUHEL.

Ils ont un plus long détour à faire dans la montagne pour dérober leur marche aux gens du gouverneur.

(Pendant ce temps-là, on a allumé un feu au milieu de la scène.)

MELCHTHAL, *sur le rivage.*

Qui vient là? le mot d'ordre?

STAUFFACHER.

Amis de la patrie!

(Tous vont au fond du théâtre au-devant des arrivants; on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel-Reding, Jean de Mauer, Jorg de Hofe, Ulrich le forgeron, Jost de Weiler et trois autres montagnards. Tous sont aussi armés.)

TOUS ENSEMBLE.

Soyez les bienvenus.

(Tandis que les autres restent au fond du théâtre à se saluer mutuellement, Melchthal et Stauffacher s'avancent.)

MELCHTHAL.

Ah! seigneur Stauffacher, je l'ai revu lui qui ne peut plus me voir; j'ai touché de ma main ses yeux éteints, et l'ardeur de la vengeance s'est emparée de moi en le voyant privé de la lumière.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance; il ne s'agit pas de se venger, mais de se soustraire aux maux qui nous

menacent. Maintenant, dites-moi ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous avez échappé aux embûches de la trahison.

MELCHTHAL.

A travers les terribles montagnes des Surrennes, et de vastes déserts de glaces où retentit seulement le cri rauque du vautour, je suis parvenu jusqu'au pâturage élevé où les bergers d'Uri et d'Engelberg s'appellent de loin et font paître ensemble leurs troupeaux; le lait des glaciers qui sort en écumant des crevasses m'a servi à apaiser ma soif. Je me suis arrêté dans les chalets solitaires où je ne trouvais aucun hôte pour me recevoir, et enfin je suis arrivé aux habitations des hommes réunis en société. Le bruit du nouveau crime commis était déjà parvenu dans ces vallées; à chaque porte où j'ai heurté, mon malheur me fit témoigner un pieux respect. J'ai trouvé ces âmes droites révoltées de cette nouvelle violence, car de même que nos Alpes nourrissent toujours les mêmes plantes, que les sources y coulent toujours de même, et que les nuages sont uniformément poussés par les mêmes vents, de même les antiques mœurs se sont transmises, sans varier, des ancêtres à leurs neveux, et , au milieu de ce cours uniforme des vieilles habitudes, toute nouveauté téméraire semble insupportable. Partout ils m'ont tendu leurs rudes mains, ils sont allés détacher de la muraille leurs glaives couverts de rouille; un sentiment de courage brillait dans leurs regards animés, quand je leur ai nommé les noms chers à tous nos compatriotes des montagnes: le nom de Walther Furst et le vôtre; ils ont juré de faire tout ce qu'il vous semblera sage de faire; ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort.

C'est ainsi que, sous la protection d'une sainte hospitalité, j'ai suivi ma route de cabane en cabane, et quand je suis arrivé dans ma ville natale où habitent çà et là mes nombreux parents, quand j'ai trouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille, chez un étranger, et vivant de la charité des hommes compatissants...

STAUFFACHER.

Dieu du ciel!

MELCHTHAL.

Je n'ai point pleuré; je n'ai point épuisé par d'impuissantes larmes la force de mon ardent désespoir; je l'ai renfermé dans mon cœur comme un précieux trésor, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai gravi tous les sentiers des montagnes; il n'y a point de vallée si cachée que je n'aie visitée. Jusqu'au pied des glaciers éternels j'ai cherché les cabanes habitées; partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé une égale haine pour la tyrannie, car jusqu'aux dernières limites au delà desquelles n'habitent plus les créatures vivantes, où le sol glacé se refuse à produire, pénètre l'avidité des gouverneurs. J'ai, par mes discours, échauffé les esprits de tout ce vertueux peuple, et il est à nous maintenant de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER.

En peu de temps vous avez fait beaucoup.

MELCHTHAL.

J'ai fait plus encore. Ce que les habitants redoutent le plus, ce sont les deux forteresses de Sar-

nen et de Rossberg: car nos ennemis, défendus par leurs murs de rochers, y trouvent un asile sûr d'où ils dominent la contrée. J'ai voulu de mes yeux les examiner; je suis allé à Sarnen, et j'ai vu la citadelle.

STAUFFACHER.

Vous avez osé pénétrer dans le repaire du tigre?

MELCHTHAL.

J'étais déguisé sous un habit de pèlerin. J'ai vu le gouverneur qui se livrait à la débauche dans un festin. Jugez si mon cœur sait se contenir: j'ai vu le gouverneur et je ne l'ai pas frappé!

STAUFFACHER.

Certes, la fortune a favorisé votre audace. *(Pendant ce temps les autres montagnards se sont avancés et rapprochés de Stauffacher et de Melchthal.)* Maintenant, dites-moi quels sont ces amis, ces hommes justes qui vous ont suivi. Faites-les-moi connaître, pour que nous nous rapprochions avec confiance et nous ouvrions nos cœurs.

MEIER.

Pour vous, seigneur Stauffacher, qui ne vous connaît pas dans les trois cantons? Moi je suis Meier de Sarnen, et voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER.

Ce ne sont pas des noms inconnus que vous me nommez. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler, et qui laissa sa vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, seigneur Werner.

MELCHTHAL, *montrant deux de ses compagnons.*

Ceux-là habitent par delà Unterwald. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les estimerez pas moins que s'ils étaient libres propriétaires, et, comme nous, maîtres absolus de leur héritage. Ils aiment la patrie, et jouissent depuis longtemps d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, *à ces deux hommes.*

Donnez-moi la main. C'est un avantage précieux que de n'être vassal de personne; mais la droiture honore toutes les conditions.

WINKELRIED.

Voici le seigneur Reding, notre ancien landamman.

MEIER.

Je le connais bien; il est mon adversaire, et plaide contre moi pour une portion d'héritage. — Seigneur Reding, devant le juge nous sommes en désaccord; ici nous sommes amis.

(Il lui serre la main.)

STAUFFACHER.

Cela est bien parlé.

WINKELRIED.

Ecoutons; ils viennent. Entendez-vous la trompe d'Uri?

(A droite et à gauche, on voit descendre, du haut des rochers, des hommes armés qui portent des torches.)

MAUER.

Voyez; c'est le pieux et vénérable Rosselmann, qui descend avec eux. La fatigue du chemin et l'obscurité de la nuit ne l'ont point rebuté.

BAUMGARTEN.

Pétermann le sacristain, et le seigneur Walther Furst le suivent. Mais je n'aperçois point Tell dans cette troupe.

(Walther Furst, Rosselmann, Pétermann le sacristain, Kuoni le berger, Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres arrivent. Tous ensemble, au nombre de trente-trois, s'avancent et se placent autour du feu.)

STAUFFACHER, *après un moment de silence.*

Sur notre propre terre, sur le sol de la patrie, nous voici forcés de nous cacher, de nous rassembler secrètement, comme pourraient faire des assassins; nous nous couvrons des ombres de la nuit, qui ne servent d'ordinaire qu'à voiler le parjure et le crime, et cela pour protéger notre bon droit, qui est cependant aussi clair et évident que la plus éclatante lumière du jour.

MELCHTHAL.

Qu'importe! ce que la nuit obscure aura préparé paraîtra glorieusement et librement à la lumière du soleil.

ROSSELMANN.

Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur: Nous tenons ici la place d'une assemblée générale du pays, et nous représentons tout le peuple; ainsi conduisons-nous d'après les anciens usages suivis dans des temps plus tranquilles. Ce qui peut être irrégulier dans cette assemblée, la force des circonstances l'excuse assez. Dieu est partout où se rend la justice, et nous sommes ici sous sa voûte céleste.

STAUFFACHER.

Oui, délibérons d'après les anciens usages. Il fait nuit. mais notre droit brille d'une pure clarté.

MELCHTHAL.

Si l'assemblée n'est pas complète par le nombre, du moins l'âme de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens s'y trouvent.

CONRAD.

Nous n'avons pas les anciens livres avec nous, mais ils sont écrits dans nos cœurs.

ROSSELMANN.

Ainsi, formons sur-le-champ le cercle, et que l'on plante les épées, signe de l'autorité.

MAUER.

Que le landamman prenne place, et ses assesseurs se mettront à ses côtés.

SCHMIDT.

Nous sommes ici trois cantons; auquel appartiendra-t-il de donner un chef à la confédération?

MEIER.

Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur: nous autres d'Unterwald, nous renonçons librement à y prétendre.

MELCHTHAL.

Oui, nous y renonçons; nous sommes des suppliants qui implorent le secours de leurs puissants amis.

STAUFFACHER.

C'est Uri qui a droit à l'épée; sa bannière marche devant nous dans l'armée de l'Empire.

WALTHER FURST.

Non, cet honneur doit être le partage de Schwitz; c'est la tige dont nous nous faisons tous gloire d'être les branches.

ROSSELMANN.

Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz aura le pas dans les conseils, Uri à la guerre.

WALTHER FURST *présente l'épée à Stauffacher.*

Elle est à vous.

STAUFFACHER.

Non pas à moi; cet honneur doit être réservé au plus âgé.

CONRAD.

C'est Rosselmann qui compte le plus d'années.

MAUER.

C'est un homme respectable, mais il n'est pas de condition libre; et à Schwitz nul ne peut être magistrat s'il n'est pas franc propriétaire.

STAUFFACHER.

N'avons-nous pas ici le seigneur Reding, notre ancien landamman? Pouvons-nous en trouver un plus digne?

WALTHER FURST.

Qu'il soit président de l'assemblée et notre landamman? Que ceux qui le veulent lèvent la main!

(Tous lèvent la main droite.)

REDING *s'avance au milieu.*

Je ne puis jurer ici en posant la main sur les saints Evangiles, mais je promets à la face des astres éternels de ne jamais m'écarter de la justice. *(On plante devant lui les deux épées croisées. Le cercle se forme autour de lui. Schwitz est au milieu; Uri tient la droite, Unterwald la gauche. Il s'appuie sur son épée.)* Quel motif a pu rassembler les trois peuples des montagnes sur une rive déserte du lac pendant

les heures funèbres de la nuit? Quel doit être l'objet de la nouvelle alliance que nous allons conclure ici sous le ciel étoilé?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.*

Ce n'est pas une nouvelle alliance que nous voulons conclure; nous voulons renouveler l'antique union formée du temps de nos pères. Vous le savez, confédérés, bien que chacun se gouverne par ses lois propres, nous sommes tous de la même race et du même sang, et nous sommes tous originaires de la même patrie.

JEAN DE MAUER.

Oui, nous avons tous même sang et même cœur.

TOUS, *en étendant la main.*

Nous sommes un même peuple, et nous agirons de concert.

STAUFFACHER.

Les autres peuples portent un joug étranger, et se sont soumis à leurs vainqueurs; sur nos frontières même, il y a beaucoup de vassaux qui obéissent à une domination érangère, et lèguent la servitude à leurs enfants. Mais nous, vraie race des anciens Suisses, nous avons toujours conservé notre liberté; jamais nous n'avons ployé le genou devant un prince, et c'est de notre gré que nous nous sommes placés sous la protection de l'empereur.

ROSSELMANN.

Oui, c'est de notre plein gré que nous nous sommes unis à l'Empire pour notre défense et notre sûreté: cela est ainsi spécifié dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

Car il n'est personne de si libre qui ne reconnaisse un seigneur; il faut un chef, un juge suprême à qui on puisse avoir recours en cas de contestation. C'est pourquoi nos pères ont rendu hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la nature sauvage. Ils reconnurent pour leur seigneur le seigneur de l'Allemagne et de l'Italie, et, comme tous les hommes libres de l'Empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes. Car tel est l'unique devoir des hommes libres: de défendre l'Empire comme l'Empire les protège.

MELCHTHAL.

Toute autre obligation est un signe de servitude.

STAUFFACHER.

Lorsque l'arrière-ban marchait, nos pères suivaient la bannière impériale et combattaient dans les batailles: ils prenaient les armes pour accompagner l'empereur en Italie, et placer sur sa tête la couronne romaine. Mais chez eux ils se gouvernaient suivant leur bon plaisir, d'après leurs propres lois et leurs anciennes coutumes; le droit seulement de prononcer la peine du sang appartenait à l'empereur, et il le déléguait à un de ses grands comtes, qui ne résidait point dans le pays. Quand un meurtre avait eu lieu, on allait quérir le juge, et à ciel ouvert il prononçait la sentence clairement et simplement, sans nulle crainte des hommes. Sont-ce là des preuves que nous fussions en servitude? Si quelqu'un ici sait la chose d'autre façon, qu'il parle.

CONRAD.

Non, tout se passait ainsi que vous l'avez dit. Jamais nous n'aurions souffert chez nous une domination tyrannique.

STAUFFACHER.

Nous avons conquis ce sol par le travail de nos mains; nous avons transformé en habitations humaines les antiques forêts qui servaient seulement de repaire aux ours féroces; nous avons exterminé les dragons venimeux que nourrissaient les marécages: nous avons déchiré le voile de brouillards qui jadis était toujours tristement suspendu sur ces solitudes; nous avons brisé les rochers, et tracé au-dessus de l'abîme des sentiers sûrs pour les voyageurs. Ce sol est à nous par une possession de mille années. Et des vassaux étrangers oseraient venir nous forger des chaînes, et nous outrager sur notre propre terre! N'est-il donc aucune ressource contre une telle oppression? *(Les montagnards montrent tous une grande agitation.)* Non, la tyrannie a des bornes. Quand l'opprimé ne peut obtenir justice nulle part, quand il est accablé d'un poids insupportable, alors il demande au ciel du courage et il implore cette justice éternelle qui habite là-haut, immuable et inébranlable comme les astres mêmes: alors chacun retourne à l'ancien état de nature où l'homme avait à se défendre de l'homme; et pour dernière ressource, quand on n'en peut trouver aucune autre, on a recours à son épée. Nous avons le droit de défendre contre la force nos biens les plus précieux; nous combattrons pour notre pays; nous combattrons pour nos femmes et nos enfants.

TOUS *tirent l'épée.*

Nous combattrons pour nos femmes et nos enfants!

MELCHTHAL.

Qu'il en soit ainsi. Que celui qui parlera d'obéir aux tyrans demeure privé de tous ses droits et dépouillé de tout honneur! qu'aucun des confédérés ne le reçoive à son foyer!

TOUS *lèvent la main droite.*

Nous le voulons ainsi; que ce soit une loi!

REDING, *après un moment de silence.*

Cela est arrêté.

ROSSELMANN.

Oui, vous êtes libres; cette loi montre que vous êtes libres. La tyrannie ne doit pas obtenir par la violence ce que vous avez déjà refusé à ses démarches amicales.

REDING.

Maintenant, avisons aux moyens les plus sages pour atteindre notre but.

WALTHER FURST *s'avance dans le cercle.*

Nous voulons nous soustraire à un joug abhorré, nous voulons assurer les droits antiques que nous ont légués nos pères, mais non point en conquérir de nouveaux. Que ce qui appartient à l'empereur soit conservé à l'empereur: que celui qui a un seigneur continue à le servir fidèlement suivant son devoir.

MEIER.

Je possède un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à remplir vos obligations envers l'Autriche.

WEILER.

Je paye l'impôt aux seigneurs des Rappersweil.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à leur payer l'impôt et les redevances.

ROSSELMANN.

J'ai prêté serment à l'abbé de Zurich.

WALTHER FURST.

Vous rendrez à l'Eglise ce qui est à l'Eglise.

STAUFFACHER.

Je relève directement de l'Empire.

WALTHER FURST.

Que chacun accomplisse ses devoirs et rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs et leurs satellites et renverser leurs forteresses, mais, s'il se peut, sans répandre de sang. Que l'empereur sache que nous avons été contraints de nous écarter du respect que nous lui devons; s'il nous voit demeurer, après, dans de justes bornes, peut-être les conseils de la politique le porteront-ils à vaincre sa colère. Un peuple qui sait, le glaive à la main, conserver de la modération, inspire une juste crainte.

REDING.

Mais cependant comment y parvenir? L'ennemi a les armes à la main, et sûrement il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER.

Il sera contraint de céder, s'il ne nous voit en armes qu'à l'instant où nous le surprendrons, avant qu'il soit préparé à la défense.

MEIER.

Cela est bientôt dit, mais difficile à faire. Deux forteresses commandent tout notre pays; c'est l'asile de nos ennemis, et si l'empereur arrivait dans la contrée, elles deviendraient plus redoutables encore. Rossberg et Sarnen doivent être surpris avant qu'un seul glaive ait été tiré dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera prévenu; le secret est partagé entre trop de personnes.

MEIER.

Il n'y a pas un traître dans les trois cantons.

ROSSELMANN.

On est trahi souvent par le zèle même le plus pur.

WALTHER FURST.

Si l'on tarde, la forteresse que l'on construit à Altdorf s'achèvera, et le gouverneur s'y fortifiera.

MEIER.

Vous songez à vos intérêts.

ROSSELMANN.

Et vous, vous êtes injustes.

MEIER.

Nous injustes! et les gens d'Uri osent nous faire ce reproche!

REDING.

N'oubliez pas votre serment; calmez-vous.

MEIER.

Si Schwitz est d'intelligence avec Uri, nous n'avons plus qu'à nous taire.

REDING.

Je dois vous reprocher devant toute l'assemblée d'avoir troublé la paix par des paroles trop vives. Eh! ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause?

WINKELRIED.

Nous pourrions attendre jusqu'à la fête du gouverneur; alors c'est l'habitude que tous les vassaux aillent dans le château lui porter des présents. Dix ou douze hommes pourraient s'y introduire sans être soupçonnés. Ils cacheraient sur eux des fers de lance qu'ils pourraient placer ensuite à leurs bâtons, car il est défendu d'entrer au château avec des armes. Une troupe nombreuse se tiendrait tout auprès dans

la forêt; quand les autres auraient réussi à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe, et tous sortiraient alors de leur embuscade; de la sorte le château tomberait facilement entre nos mains.

REDING.

Est-ce la volonté de tous que l'on diffère l'exécution?

(La majorité lève la main.)

STAUFFACHER *compte les voix.*

Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST.

A un jour marqué, on allumera pour signal des feux sur le sommet des montagnes, et tous les habitants se rassembleront dans le chef-lieu du canton. Quand les gouverneurs nous verront prêts à nous défendre vaillamment, croyez-moi, ils ne tenteront pas le combat et accepteront un sauf-conduit pour sortir paisiblement de nos frontières.

STAUFFACHER.

Je crains seulement la résistance opiniâtre de Gessler : il est redoutable et toujours entouré de gardes. Il ne quittera pas la place sans effusion de sang, et, même expulsé, il sera encore à craindre pour le pays. Il sera difficile et dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN.

Placez-moi au lieu où le danger sera le plus grand; j'exposerai volontiers pour mon pays cette vie que

Tell a généreusement sauvée; j'ai vengé mon honneur, mon cœur est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil; sachez attendre avec patience ; il faut aussi abandonner quelque chose à l'inspiration du moment; mais tandis que nous sommes ici à délibérer, voici le sommet des hautes montagnes qui s'éclaire et nous avertit de l'approche du matin. Partons, séparons-nous avant d'être surpris par la lumière du jour.

WALTHER FURST.

Ne vous inquiétez pas; l'obscurité se dissipe lentement dans ces vallées.

(Tous, par un mouvement spontané, ôtent leurs chapeaux et semblent saluer l'aurore avec un recueillement silencieux.)

ROSSELMANN.

Au nom de cette lumière que le ciel nous envoie longtemps avant qu'elle ait pénétré les vapeurs épaisses des cités, faisons tous le serment de l'alliance nouvelle... Nous jurons ici de former un seul peuple de frères que les malheurs et les dangers ne sépareront jamais. *(Tous répètent le même serment en levant au ciel les trois doigts de la main droite.)* Nous jurons d'être libres ainsi que l'ont été nos pères, et de préférer toujours la mort à l'esclavage. *(Tous répètent encore.)* Nous jurons de mettre notre confiance en Dieu tout-puissant, et de ne point craindre la puissance des hommes.

(Tous répètent encore, puis ils s'embrassent mutuellement.)

CHŒUR *(ad libitum).*

Jurons, jurons par nos dangers,
Par nos malheurs, par nos ancêtres.
Au Dieu des rois et des bergers,
De repousser d'injustes maîtres.
Si parmi nous il est des traîtres,
Que le soleil de son flambeau
Refuse à leurs yeux la lumière,
Le ciel, l'accès à leur prière,
Et la terre, un tombeau.

(Tiré de l'opéra de Guillaume Tell de Rossini.)

STAUFFACHER.

Maintenant, que chacun reprenne tranquillement son chemin et retourne auprès de ses amis et de ses compagnons; que le berger ramène son troupeau et dispose sans bruit ses amis à entrer dans l'alliance. Supportez avec patience ce qui doit encore être souffert jusqu'au moment fixé. Laissez la tyrannie accumuler ses injures jusqu'à ce que le jour arrive où il lui sera demandé un compte général et particulier de ses offenses. Domptez votre colère et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous. Celui qui voudrait maintenant défendre sa propre cause, se rendrait coupable envers la cause commune.

(Pendant qu'ils s'éloignent dans le plus grand silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une éclatante symphonie.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIEME

SCENE I

Une place publique fréquentée; des arbres en avant; maison de Tell sur le côté; Tell travaille avec une hache de charpentier. Walter et Guillaume jouent, dans le fond de la scène, avec une petite arbalète. On aperçoit des montagnes à l'horizon.

GUILLAUME *chante.*

Armé de son arc et de ses flèches, le chasseur par-
[court
Les montagnes et les vallées, dès les premiers rayons
Le milan règne dans les plaines de l'air; [du matin.
Le libre chasseur règne sur les montagnes et les ro-
[chers:
L'espace est à lui; ce que sa flèche atteint lui appar-
[tient;
Ce qui marche et ce qui vole devient sa proie.

WALTHER.

Ma corde est cassée; arrange-la-moi, père.

TELL.

Non: un vrai chasseur doit s'aider lui-même.

(Les enfants s'éloignent.)

HEDWIG.

Ces enfants s'exercent de bonne heure à tirer.

TELL.

Quand on veut devenir maître, il faut s'exercer de bonne heure.

HEDWIG.

Dieu veuille qu'ils ne soient pas si habiles.

TELL.

Il faut s'instruire de tout. Celui qui veut se frayer sa route à travers la vie, doit être armé pour l'attaque et la défense.

HEDWIG.

Hélas! tous les miens fuiront donc toujours le repos de la maison!

TELL.

Père, je ne puis être autrement; la nature ne m'a pas fait pour être berger; j'aime à poursuivre sans relâche un objet qui s'éloigne sans cesse. Je ne jouis bien de la vie que lorsque chaque jour je la conquiers au prix d'un nouveau danger.

HEDWIG.

Et tu oublies les angoisses de ton vieux père, qui tremble en attendant ton retour. Ce que les gens racontent de vos courses périlleuses me remplit d'effroi; chaque fois que tu me quittes, mon cœur frémit de la crainte de ne plus te revoir. Je te vois égaré parmi les montagnes de glace, faire un saut périlleux d'un rocher à l'autre; je vois le chamois, sautant en arrière, t'entraîner avec lui dans l'abîme; je te vois

enseveli sous l'avalanche, ou bien la glace trompeuse se brise sous tes pas, et tu tombes enterré vivant dans l'horrible précipice. Hélas! la mort sous mille formes différentes menace le chasseur des Alpes. C'est un misérable métier, qui fait vivre sans cesse au bord des abîmes.

TELL.

Celui qui est maître de ses sens et sait de sang-froid observer autour de lui, celui-là peut facilement se tirer du péril, et la montagne ne doit pas effrayer qui y a pris naissance. *(Il a fini son travail et laisse ses outils.)* Maintenant, je pense, la porte tiendra longtemps; avec ma hache je sais me passer de charpentier.

(Il prend son chapeau.)

HEDWIG.

Où vas-tu?

TELL.

A Altdorf, chez mon frère.

HEDWIG.

N'as-tu aucun dessein périlleux? avoue-le-moi!

TELL.

D'où peut te venir cette pensée?

HEDWIG.

Il se trame quelque chose contre les baillis... On s'est assemblé au Rutli, je le sais, et tu es aussi de la ligue.

TELL.

Non, je n'y étais pas... Cependant je ne serai point sourd à la voix de ma patrie, si elle m'appelle.

HEDWIG.

Ils te placeront au poste le plus périlleux; le plus difficile sera ton lot, comme toujours.

TELL.

Chacun est employé suivant ses moyens.

HEDWIG.

Tu as encore, pendant la tempête, fait passer le lac à l'homme d'Unterwald; c'est un miracle que tu sois échappé. Ne penses-tu donc point à ton vieux père et à tes enfants?

TELL.

Cher père, j'ai pensé à vous; c'est pour cela que je suis encore vivant.

HEDWIG.

Naviguer sur le lac en furie! ce n'est pas se confier à Dieu, c'est ce qu'on nomme tenter Dieu.

TELL.

Qui réfléchit trop agit peu.

HEDWIG.

Oui, tu es bon et secourable; tu fais du bien à tous, et si tu étais dans le besoin, personne ne viendrait à ton secours.

TELL.

Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être secouru!

(Il prend son arbalète et ses flèches.)

HEDWIG.

Pourquoi prendre ton arbalète? Laisse-la ici.

TELL.

Quand je ne suis pas armé, il me semble que je suis sans force.

(Les enfants reviennent.)

WALTHER.

Père, où vas-tu?

TELL.

A Altdorf, mon enfant, chez ton oncle. Veux-tu venir avec moi?

WALTHER.

Oui, bien volontiers.

HEDWIG.

Le bailli y est maintenant, ne va pas à Altdorf.

TELL.

Il en repart aujourd'hui.

HEDWIG.

Tu pourrais le rencontrer sur ton chemin, ne le fais pas souvenir de toi: tu sais qu'il nous en veut.

TELL.

Son mauvais vouloir ne peut me faire beaucoup de mal. Je vis en honnête homme, et ne crains aucun ennemi.

HEDWIG.

Ce sont justement les honnêtes gens qu'il hait le plus.

TELL.

Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Mais moi, il me laissera en paix, je crois.

HEDWIG.

Et comment le sais-tu?

TELL

Il n'y a pas longtemps que je chassais dans la vallée sauvage du Schœchen, loin des traces des hommes. Je suivais seul un sentier taillé dans le roc, où il était impossible de s'éviter, car au-dessus de moi, un mur de rochers était suspendu sur ma tête, et au-dessous mugissait le torrent. *(Les enfants se rapprochent de lui et écoutent avec curiosité.)* Le bailli arriva tout à coup par le même sentier, venant en sens contraire; il était seul, j'étais seul aussi. Nous nous trouvions là, homme à homme, et sur le bord de l'abîme. Quand le chevalier m'aperçut et me reconnut, moi que peu de temps auparavant il avait, pour un léger prétexte, traité assez durement; quand il me vit bien armé marcher vers lui, il pâlit, ses genoux fléchirent, et je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui;

j'avançai d'un air soumis et lui dis: C'est moi, seigneur bailli. Il ne put proférer une seule parole... De la main, il me fit signe en silence de continuer ma route; je passai, et lui envoyai sa suite.

HEDWIG.

Il a tremblé devant toi...malheur à toi! tu l'as vu faible; jamais il ne te pardonnera.

TELL.

Aussi je l'évite, et lui ne me cherchera pas.

HEDWIG.

Ne va pas à Altdorf aujourd'hui, va plutôt à la chasse.

TELL.

Mais quelle crainte as-tu donc?

HEDWIG.

Je suis inquiet. N'y va point.

TELL.

Peux-tu ainsi t'inquiéter sans motif?

HEDWIG.

C'est parce que je t'aime... Tell, demeure, je te prie.

TELL.

J'ai promis d'y aller.

HEDWIG.

Puisqu'il le faut, va; mais du moins laisse-moi l'enfant.

WALTHER.

Non, grand-papa, je veux aller avec mon petit père.

HEDWIG.

Walther, tu veux me laisser tout seul.

WALTHER.

Je te rapporterai quelque chose de beau de chez mon oncle.

GUILLAUME.

Grand-papa je demeure avec toi.

HEDWIG *l'embrasse.*

Oui, tu es mon cher enfant, toi seul me restes.

(Ils rentrent tous deux dans la maison.)

TELL.

Par ici, Walther.

WALTHER *(montrant le côté opposé).*

Mais c'est par là qu'on va chez mon oncle.

TELL *(souriant).*

Oui, je le sais, mais auparavant, j'ai un mot à dire à Petermann le sacristain. Nous reviendrons sur nos pas tout à l'heure.

SCENE II

On entend le son d'un tambour qui se rapproche; des hommes arrivent portant un chapeau au haut d'une perche, un crieur les suit. Les hommes et les enfants se pressent en foule.

PREMIER PAYSAN.

Que veut ce crieur? écoutons.

DEUXIÈME PAYSAN.

Que signifie ce chapeau, est-ce quelque bouffonnerie de carnaval?

LE CRIEUR.

Au nom de l'empereur, écoutez.

LES PAYSANS.

Silence, écoutons!

LE CRIEUR.

Habitants d'Uri, vous voyez ce chapeau, il va être placé au haut d'un mât, à l'endroit le plus apparent. L'intention et la volonté du gouverneur est que ce chapeau soit honoré comme lui-même et qu'en passant devant, on se découvre la tête et on fléchisse le genou. Le roi veut reconnaître par là ceux qui lui sont soumis. Ceux qui désobéiront à ce commandement seront livrés corps et biens à la peine portée par le roi.

(Le peuple fait entendre un rire universel : le tambour bat. Le chapeau est placé au fond du théâtre avec la perche qui le soutient. Deux soldats montent la garde près de lui.)

PREMIER PAYSAN.

Quelle idée nouvelle et bizarre a donc le gouverneur? Vouloir nous faire honorer un chapeau! on n'a jamais rien ouï de pareil.

DEUXIÈME PAYSAN.

Fléchir le genou devant un chapeau! Veut-il donc se jouer d'un peuple brave et respectable?

PREMIER PAYSAN.

Si encore c'était la couronne impériale, mais c'est le chapeau autrichien.

DEUXIÈME PAYSAN.

Le chapeau autrichien! Prenons garde. C'est un piège pour nous livrer à l'Autriche.

PREMIER PAYSAN.

Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

DEUXIÈME PAYSAN.

Venez; allons nous concerter avec les autres.

(Les deux soldats restent seuls.)

SCENE III

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

LEUTHOLD.

C'est bien vainement que nous veillons ici; personne ne veut y passer ni faire sa révérence au chapeau. Il y avait pourtant d'ordinaire autant de monde ici qu'à une foire; maintenant que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la place est devenue déserte.

FRIESSHARDT.

Ils sont forcés de passer ici à midi, quand ils sortent de la maison de ville.

LEUTHOLD, *après un moment de silence.*

Ecoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes là comme au carcan devant ce chapeau; n'est-ce pas une honte pour un homme d'armes que d'être en faction devant un chapeau vide? et tout honnête homme doit nous mépriser! Faire la révérence à un chapeau, il faut avouer que c'est une extravagante consigne.

FRIESSHARDT.

Et pourquoi ne pas saluer un chapeau vide et creux? ne t'est-il pas arrivé souvent de saluer une tête sans cervelle?

(Des enfants arrivent et tournent autour du mât.)

LEUTHOLD.

Tu es un zélé et officieux valet, et tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Pour moi, passe qui voudra devant ce chapeau, je ferme les yeux et ne vois rien.

1er ENFANT.

Là est pendu le gouverneur, ayons du respect, camarades!

2e ENFANT.

Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! le pays n'en sera pas plus malheureux.

FRIESSHARDT *les renvoie.*

Hors d'ici! allez-vous-en, misérable troupeau de gamins, on n'a pas besoin de vous ici; envoyez vos papas, s'ils se sentent le courage de braver la consigne.

(Ils s'en vont.)

(Tell paraît; il tient son arbalète et donne la main à son enfant. Ils passent devant le chapeau sans le voir, et arrivent sur le devant de la scène.)

WALTHER, *en montrant les montagnes de Bannberg.*

Père, est-il vrai que dans ces montagnes le sang coule des arbres, lorsqu'on les frappe avec la hache?

TELL.

Qui t'a dit cela, mon enfant?

WALTHER.

C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a un charme dans ces arbres, et que si quelqu'un leur a fait du mal, sa main sort de la fosse après sa mort.

TELL.

Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu, là-bas dans le lointain, ces hautes montagnes blanches dont la pointe se perd dans le ciel?

WALTHER.

Ce sont les glaciers où l'on entend de si grands bruits pendant la nuit, et d'où tombent les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, et ces avalanches auraient depuis longtemps enseveli sous leur masse le bourg d'Altdorf, si la forêt là-haut n'était comme une garde sûre qui le préserve.

WALTHER, *après un moment de réflexion.*

Père, y a-t-il des pays où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL.

Quand l'on descend de nos montagnes, et qu'on va toujours plus bas en suivant les cours d'eaux, on arrive dans une vaste contrée où le sol est uni, où les rivières coulent doucement et cessent d'être des torrents écumeux. La vue s'y étend librement vers tous les points du ciel. Les moissons y verdissent dans d'immenses et magnifiques plaines, et le pays semble un jardin bien cultivé.

WALTHER.

Alors, père, pourquoi ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de nous inquiéter et de nous tourmenter ici?

TELL.

Le pays est beau et bon comme le ciel, mais ceux qui l'habitent ne jouissent pas des moissons qu'ils ont semées.

WALTHER.

Est-ce qu'ils ne vivent pas libres comme toi sur leur propre héritage?

TELL.

La terre appartient au roi.

WALTHER.

Il leur est pourtant permis de chasser librement dans les forêts?

TELL.

Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER.

Mais il peuvent pêcher librement dans les rivières?

TELL.

Les rivières, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER.

Quel est donc ce roi si redoutable pour tous?

TELL.

C'est celui qui les protège et les nourrit.

WALTHER.

N'ont-ils pas assez de courage pour se protéger eux-mêmes?

TELL.

Chez eux, le voisin ne peut se fier à son voisin.

WALTHER.

Ah! mon père, on doit se sentir gêné dans ce vaste pays; j'aime mieux habiter sous les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, mieux vaut la menace des glaciers que la méchanceté des hommes.

(Ils veulent continuer leur chemin.)

WALTHER.

Ah! père, vois donc ce chapeau sur la perche.

TELL.

Que nous fait ce chapeau? Viens. Allons.

(Freisshardt marche à sa rencontre, sa hallebarde en avant.)

FRIESSHARDT.

Au nom de l'empereur, halte! arrêtez!

TELL *saisit la hallebarde.*

Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT.

Vous avez désobéi à la consigne; allons, suivez-moi.

LEUTHOLD.

Vous n'avez point salué ce chapeau.

TELL.

Mon ami, laisse-moi aller.

FRIESSHARDT.

Allons, allons, en prison!

WALTHER.

Mon père en prison! Au secours! au secours! *(Il court çà et là sur la scène.)* Ici, amis! braves gens! secourez-nous, prêtez-nous assistance! Ils l'emmènent prisonnier!

(Rosselmann, Petermann le sacristain et trois autres habitants arrivent.)

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il?

ROSSELMANN.

Pourquoi portes-tu la main sur cet homme?

FRIESSHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL.

Moi, un traître!

ROSSELMANN.

Vous vous trompez, mon ami. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

WALTHER *aperçoit Hedwig, et court à sa rencontre.*

Grand-père, au secours! on fait violence à mon père!

FRIESSHARDT.

Allons, en prison!

HEDWIG, *accourant.*

Je donne caution pour lui, arrêtez... Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé?

(Melchthal et Stauffacher arrivent.)

FRIESSHARDT.

Il méprise la suprême autorité du gouverneur, et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Quoi! Tell se serait conduit de la sorte?

MELCHTHAL.

C'est un mensonge de cet homme!

LEUTHOLD.

Il n'a pas salué ce chapeau.

HEDWIG.

Et pour cela il faudrait qu'il allât en prison? Ami, reçois ma caution, et laisse-le libre.

FRIESSHARDT.

Garde ta caution pour ton propre compte, et laisse-nous faire ce qui est de notre charge. Allons, marchons!

MELCHTHAL, *aux habitants.*

Non, c'est une indigne violence. Souffrirons-nous que sous nos yeux il soit impunément enlevé?

LE SACRISTAIN.

Nous sommes les plus forts, mes amis, n'endurons pas ceci. Nous serons soutenus par les autres.

FRIESSHARDT.

Qui osera résister à l'ordre du gouverneur?

TROIS PAYSANS *accourent.*

Nous venons vous secourir ; qu'y a-t-il? Renversez-les à terre.

(Les enfants reviennent.)

TELL.

Je saurai me secourir moi-même. Allez, braves gens, croyez-vous que si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, *à Friesshardt.*

Ose l'enlever du milieu de nous!

STAUFFACHER.

De la patience, du calme!

FRIESSHARDT *criant.*

A la révolte! à la sédition!

(On entend le bruit des cors de chasse.)

LES ENFANTS.

Voici le gouverneur qui arrive.

FRIESSHARDT, *élevant encore la voix.*

A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER.

Allons, crie à en crever, misérable.

ROSSELMANN et MELCHTHAL.

Veux-tu bien te taire!

FRIESSHARDT, *toujours à haute voix.*

Au secours! secours aux agents de la loi!

HEDWIG.

C'est le gouverneur! malheur à nous! Qu'est-ce que ceci va devenir?

(Gessler, le faucon sur le poing: Rodolphe le Harras, Rudenz et une suite nombreuse de serviteurs armés de hallebardes, qui forment un vaste cercle autour de la scène.)

RODOLPHE LE HARRAS.

Place, place au gouverneur!

GESSLER.

Dissipez-les! Pourquoi s'assemble tout ce peuple? Qui appelle au secours? *(Le tumulte cesse.)* Qui était-ce? Je veux le savoir. *(A Friesshardt.)* Allons, avance: qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme?

(Il donne son faucon à son serviteur.)

FRIESSHARDT.

Respecté seigneur, je suis ton homme d'armes, et j'ai été placé ici pour la garde du chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il refusait au chapeau le salut d'honneur. Je voulais le conduire en prison d'après tes ordres, et le peuple a voulu me faire violence pour l'enlever.

GESSLER, *après un instant de silence.*

Est-il vrai, Tell? dédaignes-tu assez l'empereur, et moi qui commande à sa place, pour avoir refusé d'honorer ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver l'obéissance? Tu as trahi ta mauvaise volonté.

TELL.

Mon bon seigneur, pardonnez-moi. C'est arrivé par inadvertance, et non par dédain de vos ordres. Si j'étais réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell. Je vous demande grâce, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de réflexion.*

Tell, tu es maître au tir de l'arbalète: on dit que tu peux défier les meilleurs tireurs.

WALTHER.

Monseigneur, cela est bien vrai: mon père, à cent pas, abattrait une pomme sur l'arbre.

GESSLER.

Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL.

Oui, mon bon seigneur.

GESSLER.

As-tu d'autres enfants?

TELL.

J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER.

Et quel est celui que tu aimes le mieux?

TELL.

Monseigneur, mes deux enfants me sont également chers.

GESSLER.

Eh bien, Tell, puisque tu abats à cent pas une pomme sur l'arbre, il faut que tu fasses devant moi l'épreuve de ton adresse... Prends ton arbalète... justement tu la tiens à la main... et apprête-toi à abattre une pomme sur la tête de ton enfant... Et je te conseille de viser juste, de toucher la pomme du premier coup, car si tu la manques, tu es perdu!

TELL.

Monseigneur, quel commandement horrible vous me donnez! Quoi! je devrais sur la tête de mon enfant... Non, non, mon bon seigneur, cette pensée n'a pu vous venir à l'esprit... Dieu nous en préserve!... Ce n'est pas sérieusement que vous avez pu prescrire une telle chose à un père.

GESSLER.

Tu viseras la pomme sur la tête de l'enfant, je le veux, je l'ordonne.

TELL.

Je viserais avec mon arbalète la tête chérie de mon propre enfant? Plutôt mourir.

GESSLER.

Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL.

Devenir le meurtrier de mon enfant! ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfants; vous ignorez les émotions d'un cœur de père.

GESSLER.

Eh quoi, Tell, te voilà devenu tout à coup bien circonspect. On me disait que tu es un homme rêveur, qui aimes à t'écarter des habitudes communes. Tu aimes l'extraordinaire... C'est pour cela que je te destine aujourd'hui à ce coup hasardeux. Un autre balancerait; mais toi, tu vas, les yeux fermés, prendre sur-le-champ ton parti.

RUDENZ.

Seigneur, cessez de plaisanter avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous: ils sont si peu accoutumés aux plaisanteries dans votre bouche.

GESSLER.

Qui vous dit que je plaisante? *(Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme au-dessus de sa tête.)* Voici

la pomme, allons, faites place; qu'il prenne sa distance suivant l'usage... je lui donne quatre-vingts pas... ni plus ni moins... Il se vantait de ne point manquer un homme à cent pas... Maintenant, archer, tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE LE HARRAS.

Grand Dieu! cela est sérieux. Enfant, jette-toi à genoux devant le gouverneur pour le fléchir; il y va de ta vie.

STAUFFACHER, *à part, à Melchthal, qui peut à peine se contenir.*

Contenez-vous, je vous en conjure; soyez calme.

RUDENZ, *au gouverneur.*

Seigneur, c'en est assez: il est inhumain de se jouer ainsi des angoisses d'un père. Quand ce malheureux homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de ressentir une douleur dix fois plus forte? Laissez-le retourner tranquillement à sa cabane. Il a appris à vous connaître... Cette heure restera dans sa mémoire et dans celle des enfants de ses enfants.

GESSLER.

Allons, faites place promptement... Que tardestu? Tu avais mérité la mort, je pouvais te priver de la vie: regarde, dans ma bonté, je mets ton sort dans ta propre main, dans ta main habile. Le coupable peut-il trouver sévère une sentence qui le laisse maître de son destin? Tu t'enorgueillis de la sûreté

de ton coup d'œil; eh bien! célèbre archer, voici le moment de montrer ton adresse. Le but est digne de toi; le prix est considérable. Toucher le centre d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maître est celui qui est partout sûr de son art, et dont le cœur ne peut troubler ni l'œil, ni la main.

HEDWIG *se prosterne devant lui.*

Monseigneur le gouverneur, nous reconnaissons votre puissance, mais faites grâce, au lieu de justice; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tout entiers, seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER TELL.

Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme!... Dites-moi seulement où je dois me placer: je n'ai pas peur; mon père atteint les oiseaux au vol, il saura bien ne pas frapper au cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

ROSSELMANN.

Oh! pensez qu'il y a un Dieu au ciel, et que vous lui rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant.*

Qu'on l'attache là-bas à ce tilleul.

WALTHER TELL.

M'attacher! Non, je ne veux pas qu'on m'attache. Je me tiendrai tranquille comme un agneau, je ne

respirerai seulement pas; mais si vous me liez, je ne pourrai pas, je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE LE HARRAS.

Laisse-toi seulement bander les yeux, mon enfant.

WALTHER TELL.

Pourquoi me bander les yeux? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je l'attendrai tranquillement, sans baisser la paupière. Allons, père, montre-lui que tu es un archer! il ne le croit pas, il pense que nous sommes perdus. En dépit de cet homme cruel, tire sur la pomme et touche-la.

(Il va sous le tilleul; on place la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, *aux paysans.*

Eh quoi! ce crime s'accomplira sous nos yeux! Ah! pourquoi avons-nous prêté ce serment!

STAUFFACHER.

Tout serait inutile; nous sommes sans armes, et voyez de quelle forêt de lances nous sommes entourés.

MELCHTHAL.

Ah! si nous avions agi sur-le-champ! Dieu pardonne à ceux qui ont proposé des délais!

GESSLER, *à Tell.*

Allons, hâte-toi. Ce n'est pas impunément qu'on porte des armes; il est dangereux de porter des ins-

truments de mort. La flèche peut revenir frapper celui qui la lance. Ce droit que le paysan s'arroge insolemment, offense le maître souverain du pays. Personne ne doit être armé que celui qui commande. S'il vous convient de porter des arcs et des flèches, je saurai, moi, vous marquer le but.

TELL *saisit l'arbalète et y place la flèche*

Ecartez-vous, place!

STAUFFACHER.

Quoi, Tell, vous voulez... Non, jamais... vous frémissez, votre main tremble; vos genoux fléchissent.

TELL, *laissant retomber l'arbalète.*

Tout semble s'agiter devant mes yeux.

PLUSIEURS VOIX.

Dieu du ciel!

TELL, *au gouverneur.*

Epargnez-moi ce supplice. Voilà mon cœur, ordonnez à vos soldats de me donner la mort.

(Il présente sa poitrine.)

GESSLER.

Je ne veux pas de ta vie, je veux que tu lances ta flèche; tu es capable de tout. Tell, rien ne saurait t'épouvanter; tu manies la rame aussi habilement

que l'arc. Il n'est point de tempête qui t'effraye, quand tu as quelqu'un à sauver: maintenant, libérateur, délivre-toi à ton tour, toi qui sauves tout le monde.

(Tell demeure livré à une lutte affreuse, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche, et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.)

WALTHER TELL, *sous le tilleul.*

Père, tire, je n'ai pas peur.

TELL.

Il le faut.

(Il contient son émotion et s'apprête à tirer.)

RUDENZ, *qui pendant ce temps-là a paru se contraindre et se faire violence, s'avançant.*

Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus avant, vous ne le ferez pas... c'était seulement une épreuve... Vous avez atteint votre but... Poussée trop loin, la rigueur manque sa juste fin, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER.

Taisez-vous, vous répondrez lorsqu'on vous interrogera.

RUDENZ.

Non, je parlerai, je le dois! L'honneur de l'empereur m'est sacré. Un pareil régime doit provoquer

la haine. Ce n'est pas la volonté de l'empereur... J'ose le soutenir; mon peuple ne mérite pas une telle cruauté, et vous excédez votre pouvoir.

GESSLER.

Ah! vous vous enhardissez!

RUDENZ.

J'ai longtemps gardé le silence sur les excès dont j'ai été le témoin, j'ai fermé les yeux sur ce que je voyais. J'ai contenu dans mon sein l'indignation dont mon cœur débordait; mais me taire plus longtemps, ce serait trahir à la fois et ma patrie et l'empereur. J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais, en fortifiant la puissance de l'empereur, assurer le bien de tous... Le bandeau tombe de mes yeux... Je vois en frissonnant que j'étais au bord d'un précipice. Vous avez égaré mon âme confiante et abusé de la sincérité de mon cœur... Et j'étais, sans le savoir, le complice de la ruine de mes compatriotes!

GESSLER.

Téméraire! Parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ.

L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur que j'honore, même quand on lui fait injure, je jetterais ici le gant devant vous, et vous seriez tenu, d'après

les lois de la chevalerie, de me rendre raison. Faites seulement un signe à vos gens! Je ne suis pas sans armes comme ce malheureux peuple; je porte une épée, et le premier qui m'approchera...

STAUFFACHER *s'écrie.*

La pomme est tombée!

Pendant que cette scène se passait sur un des côtés du théâtre, entre Rudenz et le gouverneur, Tell a lancé sa flèche

ROSSELMANN.

L'enfant est sauvé!

PLUSIEURS VOIX.

La pomme est abattue!

(Hedwig chancelle et paraît prêt à s'évanouir. Rudenz le soutient.)

GESSLER, *surpris.*

Comment, le démon a tiré!

RUDENZ.

L'enfant est sauvé! revenez à vous, bon père.

WALTHER TELL *revient portant la pomme.*

Père, voici la pomme!... Je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.

(Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché en avant comme s'il voulait la suivre. Il a laissé tomber l'arbalète. Quand il voit l'enfant revenir, il s'élance vers lui les bras ouverts, et le presse sur son cœur avec une vive tendresse. Alors la force semble l'abandonner, et il est prêt à s'évanouir. L'émotion est générale.)

RUDENZ.

Bonté du ciel!

HEDWIG, *à Tell et à son fils.*

Mes enfants, mes chers enfants!

STAUFFACHER.

Dieu soit loué!

LEUTHOLD.

C'était un coup! On en parlera encore dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE LE HARRAS.

On célébrera la flèche de Tell aussi longtemps que les montagnes resteront sur leur base.

(Il présente la pomme au gouverneur.)

GESSLER.

Par le ciel, la pomme a été percée par le milieu; c'est un coup adroit, je dois l'avouer.

ROSSELMANN.

Le coup était parfait; mais malheur à qui l'a forcé à tenter Dieu!

STAUFFACHER.

Revenez à vous, Tell, reprenez vos sens; vous vous êtes courageusement racheté, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL *revient.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

GESSLER.

Tu as caché dans ton sein une seconde flèche. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en voulais-tu faire?

TELL, *interdit.*

Monseigneur, c'est l'usage ordinaire des archers.

GESSLER.

Non, Tell, je ne te tiens pas quitte avec cette réponse; tu avais quelque autre intention; dis-moi la vérité librement et franchement. Quelle qu'elle soit, je te promets que ta vie est en sûreté. Pourquoi la seconde flèche?

TELL.

Eh bien, monseigneur, puisque vous m'assurez de la vie, je vous dirai l'entière vérité. *(Il tire la flèche de son sein et la montre au gouverneur en lui lançant un regard terrible.)* Avec cette seconde flèche, j'aurais frappé... vous... si j'avais blessé mon cher enfant; et ce coup-là, certes, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER.

Bien, Tell; je t'ai assuré de la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai: cependant, puisque je connais tes mauvais desseins, je vais te

faire conduire en un lieu où tu ne verras jamais la lumière du soleil, afin d'être en sûreté contre tes flèches. Qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne.

(On attache Tell.)

STAUFFACHER.

Comment, seigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme qui jouit si visiblement de la protection de Dieu?

GESSLER.

Nous verrons si elle le sauvera une seconde fois. Qu'on le conduise sur ma barque, où je vais aller sur-le-champ; je le mènerai moi-même à Kussnacht.

ROSSELMANN.

Vous ne pouvez pas le faire, l'empereur lui-même ne le pourrait pas, cela est contraire à notre lettre de franchise.

GESSLER.

Où est-elle? l'empereur l'a-t-il confirmée. Non, il ne l'a pas confirmée. C'est par votre obéissance que vous devez d'abord mériter cette faveur. Vous êtes tous rebelles à l'autorité de l'empereur; vous entretenez un esprit téméraire de révolte. Je vous connais tous... Je vois le fond de vos âmes... Aujourd'hui j'enlève cet homme du milieu de vous; mais vous êtes tous coupables comme lui. Ainsi, que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir.

(Il s'éloigne: Rudenz, Rodolphe le Harras le suivent: Friesshardt et Leuthold demeurent.)

HEDWIG, *dans un profond désespoir.*

C'en est fait; il a résolu de me perdre moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, *à Tell.*

Et pourquoi avez-vous excité la rage de ce furieux?

TELL.

Peut-on se contenir quand on a éprouvé une telle douleur?

STAUFFACHER.

Ah! c'en est fait; avec vous, nous sommes tous liés et enchaînés.

TOUS LES HABITANTS *environnent Tell.*

Avec vous, s'en va notre dernier espoir.

LEUTHOLD *s'approche.*

Tell, j'en suis attristé... mais je dois obéir.

TELL.

Adieu.

WALTHER TELL, *avec désespoir et s'attachant à lui.*

Mon père, mon père, mon père chéri!

TELL, *levant les bras au ciel.*

Il est là-haut ton père, c'est lui qu'il faut appeler.



(Il presse son fils avec tendresse dans ses bras.) Mon enfant est sauvé; Dieu me secourra.

(Il se dégage rapidement et suit les hommes d'armes.)

Les paysans restés seuls entonnent le chœur suivant (ad libitum.)

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant.
Du fier tyran confonds la rage.
Daigne protéger le courage
Du défenseur de l'innocent.
De la justice voici l'heure,
Malheur au meurtrier, qu'il meurt.

(Tiré de l'opéra de Guillaume Tell de Rossini.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME

SCENE I

(Même décor qu'au premier acte.)

RUDENZ, WALTHER FURST, STAUFFACHER, MELCHTHAL.

RUDENZ.

Oui! je le jure, j'ai rompu pour toujours tous les liens étrangers, je suis revenu à mon peuple, je suis et veux être de toute mon âme un citoyen de la Suisse. Stauffacher et vous, Melchthal, donnez-moi votre main. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez mon serment et mes promesses.

WALTHER FURST.

Donnez-lui votre main, son cœur, qui revient à nous, mérite notre confiance.

MELCHTHAL.

Vous avez montré du mépris aux paysans; parlez, que devons-nous attendre de vous?

RUDENZ.

Oubliez l'erreur de ma jeunesse.

(Le ciel s'assombrit.)

MELCHTHAL.

Voici ma main, noble seigneur; la parole d'un

paysan est aussi une parole sacrée. Que seraient les chevaliers sans nous? Nous sommes d'une classe plus ancienne que la vôtre.

RUDENZ.

Je l'honore, et mon épée la protègera.

MELCHTHAL.

Seigneur, le bras qui dompte et féconde le dur sein de la terre, peut aussi protéger la poitrine de l'homme.

RUDENZ.

Eh bien, vous me défendrez et je vous défendrai; nous serons forts l'un par l'autre. Mais à quoi bon les paroles, tant que notre patrie est la proie de la tyrannie étrangère? Quand notre sol sera délivré de ses ennemis, alors nous réglerons en paix nos droits. *(Il se tait un moment.)* Vous vous taisez, vous n'avez rien à me dire? Eh quoi! n'ai-je pas mérité que vous ayez confiance en moi? me faut-il pénétrer malgré vous dans le secret de votre alliance? Vous avez tenu conseil, vous avez prêté serment au Rutli, je le sais; je n'ignore rien de ce que vous avez résolu, et, bien que je ne l'aie pas appris de vous, votre secret est pour moi comme un dépôt sacré. Jamais, croyez-moi, je n'ai été l'ennemi de mon pays, jamais je n'aurais rien fait contre vous... Cependant vous avez tort de différer, le temps presse; il faut une prompte exécution; Tell a déjà été la victime de vos délais.

STAUFFACHER.

Nous avons juré d'attendre la fête de Noël.

RUDENZ.

Je n'étais pas avec vous, je n'ai rien juré; différez, moi je vais agir.

MELCHTHAL.

Quoi! vous voudriez?

RUDENZ.

Je me compte parmi les chefs du pays, et mon premier devoir est de délivrer Tell.

(Tonnerre lointain.)

WALTHER FURST.

Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ.

Le sais-je? Hélas! dans l'obscurité qui enveloppe son sort, dans les affreuses angoisses de mon incertitude, je ne puis m'attacher à rien de fixe; une seule chose est claire dans mon âme, c'est que nous ne pourrons le retrouver que sous les débris de la tyrannie, et que nous devons forcer toutes les forteresses pour pouvoir pénétrer dans sa prison.

MELCHTHAL.

Venez, conduisez-nous; nous vous suivrons. Pourquoi différer jusqu'à demain ce qui peut être tenté dès aujourd'hui? Quand nous avons fait le serment du Rutli, Tell était encore libre, et l'acte horrible n'avait pas encore eu lieu. Le temps nous a imposé de nouveaux devoirs, et qui serait assez lâche pour pouvoir encore hésiter maintenant?

RUDENZ, *à Walther Furst et à Stauffacher.*

Vous l'entendez? Armez-vous et tenez-vous prêts à agir. Des signaux de feu vont s'allumer sur les montagnes: c'est notre signal de guerre, et quand vous verrez briller les bienheureuses flammes, précipitez-vous sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre, et renversez l'édifice de la tyrannie.

(Ils s'en vont.)

(Le lac est agité et le bruit des vagues est mêlé de tonnerre et d'éclairs.)

SCENE II

WERNI, RUODI le PECHEUR et son fils reviennent du rivage.

WERNI.

Vous ne pouvez me croire, mais je l'ai vu de mes yeux, tout s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR.

Tell est prisonnier! on le conduit à Kussnacht! Tell, le meilleur homme de la contrée, le bras le plus puissant pour sauver la patrie.

WERNI.

Le gouverneur le conduit lui-même par le lac: ils étaient prêts à s'embarquer quand je suis parti de Fluelen; mais la tempête qui commence maintenant à éclater, et qui m'a forcé à aborder ici, peut bien avoir retardé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les fers, Tell au pouvoir du gouverneur! Ah! croyez qu'il va l'ensevelir dans un cachot si profond qu'il ne reverra plus la clarté du jour; car il doit redouter la juste vengeance d'un homme libre, si cruellement irrité.

WERNI.

La tempête devient de plus en plus furieuse. Adieu, je vais chercher un gîte dans le village, car on ne peut songer à se rembarquer aujourd'hui.

(Il s'en va.)

LE PÊCHEUR.

Tell prisonnier! Que la tyrannie lève maintenant son front impudent et abjure toute honte! La bouche de la vérité est muette, les yeux clairvoyants sont fermés, le bras qui pouvait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Mon père, il grêle fort, entrez dans la cabane, il ne fait pas bon rester ici dehors.

LE PÊCHEUR.

Que les vents se déchaînent, que les éclairs lancent leurs flammes, que les nuages s'entr'ouvrent, et que les torrents du ciel inondent cette terre. Périssent dans leur germe les générations futures; que les éléments indomptés redeviennent les maîtres de cette terre; que les ours et les loups y règnent de nouveau dans le désert! Le pays leur appartient. Qui voudra désormais vivre ici sans liberté?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Ecoutez comme l'abîme mugit, comme les tourbillons hurlent; jamais le gouffre n'a été en proie à une telle furie.

LE PÊCHEUR.

Tirer sur la tête de son propre enfant! Rien de pareil a-t-il jamais été ordonné à un père, et la nature ne doit pas montrer par sa fureur combien elle est révoltée? Non, je ne m'étonnerais pas de voir ces rochers se précipiter dans le lac, ces aiguilles et ces tours de glace, qui sont demeurées solides depuis le jour de la création, se fondre tout à coup, les montagnes s'écrouler, les antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge inonder les demeures des vivants.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez-vous là-haut le son des cloches sur les montagnes? Assurément l'on a vu quelque barque en péril, et l'on sonne pour avertir de se mettre en prière.

(Il grimpe sur une hauteur.)

LE PÊCHEUR.

Malheur à la barque qui navigue en ce moment et qui est bercée dans ce berceau terrible! elle ne doit attendre aucun secours du pilote ni du gouvernail; la tempête est la plus forte: les vents et les vagues se jouent de la vie de l'homme: il n'y a ni près ni loin aucune baie qui lui offre un abri favorable; les rochers s'élèvent roides, escarpés, inhospitaliers, lui présentant partout leur impitoyable poitrine de pierre.

LE FILS DU PÊCHEUR, *en montrant la gauche du théâtre.*

Père, une barque! Elle vient de Fluelen.

LE PÊCHEUR.

Dieu soit en aide aux pauvres gens! Quand une fois la tempête a pénétré dans ce gouffre, elle s'y démène avec la furie de la bête féroce qui se heurte contre les barreaux de fer de sa cage. Elle se cherche en hurlant une issue qu'elle ne peut trouver, car de tous côtés elle est resserrée dans ces murs de rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues et ferment l'étroit passage.

(Il monte aussi sur la hauteur.)

LE FILS DU PÊCHEUR.

Père, c'est la barque du gouverneur d'Uri; je la reconnais à son toit rouge et à son pavillon.

LE PÊCHEUR.

Juste Dieu! oui, c'est lui-même; il est sur cette barque; elle porte Gessler et son crime. La main de la vengeance céleste n'a pas tardé beaucoup à le frapper. Maintenant il reconnaît qu'il y a un pouvoir audessus du sien. Les vagues n'obéissent pas à sa voix; les rochers ne courbent pas leur tête devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, ne retiens pas le bras du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Je ne prie pas pour le gouverneur; je prie pour Tell, qui est aussi sur cette barque.

LE PÊCHEUR.

O fureur aveugle de la tempête! faut-il que pour atteindre un coupable, tu fasses périr la barque avec le pilote!

LE FILS DU PÊCHEUR.

Vois! vois! ils avaient déjà passé heureusement le Buggisgrat; mais la violence du vent renvoyé par le Teufelmunster vient de les rejeter vers le grand Axenberg: je ne vois plus rien.

LE PÊCHEUR.

C'est là qu'est le Hakmesser, où plus d'un bateau s'est déjà brisé; s'ils ne savent pas habilement l'éviter, la barque se brisera contre le roc escarpé qui descend à pic dans l'abîme. Ils ont à bord un bon pilote, et si quelqu'un pouvait les sauver, ce serait Tell; mais ses bras sont enchaînés.

(Tell, son arbalète à la main, arrive d'un pas rapide, regarde autour de lui avec surprise, et paraît vivement agité. Quand il est parvenu au milieu du théâtre, il se prosterne à terre en posant ses mains sur le sol, puis il les lève vers le ciel.)

LE FILS DU PÊCHEUR *l'a aperçu.*

Vois, mon père, vois cet homme qui est là à genoux.

LE PÊCHEUR.

Il saisit la terre de ses mains et paraît comme hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR, *revenant sur la scène.*

Ah! que vois-je? Mon père, venez! regardez!

LE PÊCHEUR *s'approche.*

Qui est-ce? Quoi! Dieu du ciel, c'est Tell! Comment êtes-vous ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas sur cette barque, prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR.

Ne vous menait-on pas à Kussnacht?

TELL *se relève.*

Je suis délivré.

LE PÊCHEUR ET SON FILS.

Délivré! miracle de Dieu!

LE FILS DU PÊCHEUR.

D'où venez-vous en ce moment?

TELL.

De la barque.

LE PÊCHEUR.

Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Et le gouverneur, où est-il?

TELL.

A la merci des vagues.

LE PÊCHEUR.

Est-ce possible? Mais vous, comment êtes-vous ici? comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL.

Par la grâce et la providence de Dieu. Ecoutez.

LE PÊCHEUR ET SON FILS.

Oh! parlez, parlez.

TELL.

Vous savez que le gouverneur m'avait fait saisir et lier pour me conduire à Kussnacht, dans son château.

LE PÊCHEUR.

Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen: nous savons tout; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL.

J'étais couché dans la barque, fortement attaché avec des cordes, sans défense et tristement résigné. Je n'espérais plus revoir la douce lumière du soleil, ni le visage chéri de mes enfants; et je regardais avec désespoir la vaste étendue des flots.

LE PÊCHEUR.

Malheureux!

TELL.

Nous avancions de la sorte, le gouverneur, Rodolphe le Harras, les serviteurs de Gessler et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient placés à la

poupe près du gouvernail. Au moment où nous arrivions à l'anse, près du petit Axenberg, par un décret de la Providence s'est tout à coup déchaînée une tempête si terrible et si furieuse, sortie des défilés du Saint-Gothard, que les rameurs ont perdu courage, et que tous ont cru qu'ils allaient misérablement périr. Alors j'entendis un des gens du gouverneur s'adresser à lui et lui dire ces paroles: "Vous voyez votre danger et le nôtre, monseigneur; nous sommes à un doigt de la mort; la frayeur a troublé les esprits de nos rameurs, et ils ne sont point habiles à la manœuvre; mais vous avez ici Tell, qui est un homme vigoureux et accoutumé à conduire une barque: si dans notre péril nous avions recours à lui?" Alors le gouverneur m'a dit: "Tell, si tu crois pouvoir nous sauver de la tempête, je te ferai volontiers ôter tes liens." J'ai répondu: "Oui, monseigneur, j'espère, avec l'aide de Dieu, que je tirerai la barque de ce péril." Aussitôt on me délivre, je me place au gouvernail, et je manœuvre de mon mieux. Cependant je jetais un regard détourné sur l'endroit où était posée mon arbalète, et j'observais avec soin le rivage, y cherchant quelque pointe où je pusse m'élancer. J'ai remarqué un rocher aplati qui s'avance dans le lac...

LE PÊCHEUR.

Je le connais, au pied du grand Axenberg; mais je n'aurais pas cru possible... tant ce roc est escarpé, d'y atteindre en s'élançant de la barque.

TELL.

J'ai crié aux rameurs de manœuvrer rapidement jusqu'à ce rocher: après cela, leur ai-je dit, le plus grand danger sera passé. Et quand par un énergique

effort nous y avons touché, j'ai invoqué la miséricorde de Dieu, et, poussant de toutes mes forces la poupe vers le rocher, j'ai saisi mon arbalète, et me suis élancé d'un bond sur la plate-forme, en rejetant par derrière d'un coup de pied vigoureux la barque au milieu de l'abîme... Qu'elle y flotte, à la grâce de Dieu, sur les vagues! C'est ainsi que me voilà délivré de la fureur de la tempête et de la méchanceté du plus cruel des hommes.

LE PÊCHEUR.

Telle, Tell, le Seigneur a fait pour vous sauver un miracle évident. C'est à peine si je puis en croire mes sens. Mais, dites-moi, où pensez-vous aller maintenant? car vous n'êtes pas en sûreté, si le gouverneur échappe à la tempête.

TELL *lui prend la main.*

Ne vous inquiétez point de mon sort; mais, dites-moi, n'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli?

LE PÊCHEUR.

Oui, j'y étais, et j'ai juré le serment d'alliance.

TELL.

Eh bien, faites-moi l'amitié d'aller en toute hâte à Burglen trouver mon père, que mon sort doit désespérer; annoncez-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÊCHEUR.

Où lui dirai-je que vous avez dirigé votre fuite?

TELL.

Vous trouverez chez lui quelques autres qui ont juré avec vous au Rutli... *(Saisissant le bras de Ruodi.)* Regardez, regardez là-bas!

LE PÊCHEUR.

Les signaux de feu!

TELL.

La guerre est déclarée!

LE PÊCHEUR.

C'est le signal convenu.

TELL, *avec force.*

La patrie me réclame; Tell est délivré et son bras n'est plus enchaîné. Bientôt on apprendra quelque chose de moi.

LE PÊCHEUR.

Quel dessein médite votre courage? Dites-le-moi librement.

TELL.

Allez! quand il sera accompli, il en sera parlé.

LE PÊCHEUR, *à part.*

Que Dieu l'assiste, et puisse-t-il réussir, quoi qu'il entreprenne!

(Il s'en va avec son fils.)

SCENE III

(La tempête a complètement cessé.)

TELL *seul.*

C'est par ce chemin creux qu'il doit passer, aucune autre route ne conduit à Kussnacht... C'est ici que je vais accomplir mon dessein... l'occasion est favorable. Le feuillage de ce sureau me cachera à sa vue; de là ma flèche pourra l'atteindre; l'étroitesse du chemin interdit la poursuite... Mets ordre à ta conscience, gouverneur; c'en est fait de toi, ton heure est arrivée.

Je vivais dans la paix et l'innocence; je n'avais jamais dirigé mes traits que contre les animaux des forêts; jamais le meurtre n'avait souillé ma pensée. Tu m'as violemment arraché à mon repos, tu as changé en noir venin le doux lait des pieuses pensées; tu m'as accoutumé aux actions monstrueuses. Celui qui a pris pour but la tête de son enfant peut bien aussi percer le cœur de son ennemi.

Mes pauvres petits enfants innocents, il faut, gouverneur, que je les préserve de ta fureur... Lorsque d'une main tremblante je tendais mon arc... lorsque la main me tremblait... lorsque par un caprice cruel et infernal tu me contraignis de viser la tête de mon enfant; lorsque, sans défense, je me tordais en suppliant devant toi, alors je me suis intérieurement juré par un serment terrible, entendu de Dieu seul, que ton cœur serait le premier but de ma prochaine flèche. Ce que je me suis juré à moi-même dans ce moment d'infernale torture est une

dette sacrée, je veux l'acquitter. Mon pays réclame aujourd'hui la force de mon bras. Conjurés du Rutli, comptez sur moi, c'est le temps de l'action! Et toi, Gessler, tu es mon seigneur, le lieutenant de mon empereur; mais l'empereur ne se serait jamais permis ce que tu as osé... il t'a envoyé dans ce pays pour rendre la justice... une justice sévère, car il est irrité... mais non pour te faire impunément un jeu cruel du meurtre et du carnage. Il y a un Dieu pour venger et punir.

Viens, toi, l'instrument d'amères douleurs, maintenant mon bien le plus cher, mon plus précieux trésor... je vais te donner un but qui était inaccessible aux plus touchantes prières... mais il ne te résistera pas... Et toi, arc fidèle, qui si souvent m'as bien servi dans des jeux joyeux, ne m'abandonne pas dans ce moment sérieux et terrible; cette fois encore seulement, tiens ferme, corde fidèle, qui si souvent donnas des ailes à ma flèche aiguë! Ah! si elle allait s'échapper sans force de ma main, je n'en ai pas une seconde à lancer.

(Des voyageurs passent sur la scène.)

Je vais m'asseoir sur ce banc de pierre, préparé au voyageur pour s'y reposer un moment. — Chacun y passe près de l'autre rapidement et en étranger, sans s'inquiéter de ses peines. — C'est là que passe le marchand soucieux, le pèlerin légèrement équipé, le moine pieux, le brigand farouche, le joyeux ménétrier, le colporteur avec son cheval pesamment chargé qui vient des contrées lointaines, car tout chemin mène au bout du monde. Tous poursuivent leur route pour aller à leurs affaires... et mon affaire, c'est le meurtre!

(Il s'assied.)

Autrefois, chers enfants, lorsque votre père vous quittait, il y avait grande joie à son retour, car jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose: tantôt c'était une belle fleur des Alpes, tantôt un oiseau rare ou une corne d'Ammon, comme le voyageur en trouve sur la montagne... Aujourd'hui il est sorti pour chercher une autre proie; il est assis près de ce chemin sauvage, avec des pensées de meurtre; c'est la vie de son ennemi qu'il est venu guetter... — Et cependant, mes chers enfants, c'est encore à vous, à vous seulement qu'il pense aujourd'hui... c'est pour vous défendre, pour protéger votre sainte innocence contre la vengeance du tyran, qu'il apprête son arc pour le meurtre.

(**Il se lève.**)

Je guette une noble proie. Le chasseur ne se rebute pas d'errer des jours entiers pendant la rigueur de l'hiver, de risquer sa vie en franchissant les rochers, de gravir des murs de glace auxquels il se colle avec son propre sang... et cela pour atteindre quelque misérable gibier. Il y va ici d'un prix plus précieux, de la vie du mortel ennemi qui veut me perdre, moi et ma patrie.

(**On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche par degrés.**)

J'ai passé ma vie à manier l'arc, à m'exercer à tirer des flèches. Souvent, dans les jeux de village, j'ai atteint le but et obtenu maint beau prix. Aujourd'hui je ferai le coup de maître, et je gagnerai ce qu'il y a de meilleur dans toute l'étendue de la montagne.

(**On aperçoit une noce sur la hauteur, elle descend dans le chemin creux. On entend un chœur de jeunes paysans.**)

CHŒUR *(ad libitum).*

Toi que l'oiseau ne suivrait pas,
Sur nos accords rèlgle tes pas;
Dans nos campagnes
Les fils des montagnes
Apprendront tes pas.

Toi que l'oiseau ne suivrait pas,
Sur nos accords règle tes pas;
Toi qui n'es pas
De ces climats
Vers nos frimas
Tu reviendras, etc....

(Tiré de l'opéra de Guillaume Tell de Rossini.)

(Tell écoute, appuyé sur son arbalète. Stussi le garde-champêtre l'aborde.)

STUSSI.

C'est le métayer du couvent de Morlischachen qui conduit son cortège de noce: c'est un homme riche; il a bien dix grands troupeaux sur les Alpes; il va chercher maintenant sa fiancée à Imisée, et ce soir il y aura de grandes réjouissances à Kussnacht. Venez avec nous, tous les honnêtes gens sont conviés.

TELL.

Je suis un convive trop triste pour une noce.

STUSSI.

Si vous avez quelque chagrin, chassez-le de votre cœur; prenez le temps comme il vient. Il est assez triste à présent; c'est une raison pous saisir l'occasion de se réjouir. Ici l'on se marie; ailleurs on enterre.

TELL.

Et souvent une chose se passe à côté de l'autre.

STUSSI.

Ainsi va le monde. Il y a assez de malheurs partout; un éboulement a eu lieu dans le pays de Glaris et tout un côté du Glarnisch s'est écroulé.

TELL.

Les montagnes elles-mêmes chancellent? Il n'y a rien de solide sur cette terre!

STUSSI.

Ailleurs encore il se passe des choses surprenantes. Je viens de voir un homme qui arrive de Bade: il m'a conté qu'un chevalier s'est mis en route pour aller voir le roi. En chemin un essaim d'abeilles s'est attaché à son cheval, et l'a tellement fait souffrir, que l'animal est tombé mort: et le chevalier est arrivé à pied chez le roi.

TELL.

Au plus faible même il a été donné un aiguillon.

(Un vieillard arrive avec plusieurs enfants et se place au milieu du chemin creux.)

STUSSI.

On craint que sela n'annonce quelque grand malheur pour le pays, et des actes affreux et contre nature.

TELL.

Chaque pas amène des actes semblables, et aucun prodige n'a besoin de les annoncer.

STUSSI.

Heureux l'homme qui cultive paisiblement son champ, et qui vit sans que personne l'offense, au milieu des siens.

TELL.

L'homme le plus paisible ne peut pas vivre en repos, s'il plaît à un voisin pervers de le troubler.

(Tell regarde souvent avec une inquiète impatience du côté de la hauteur.)

STUSSI.

Adieu. Vous attendez ici quelqu'un?

TELL.

C'est ce que je fais.

STUSSI.

Je vous souhaite un heureux retour dans votre famille. Vous êtes d'Uri. Notre gracieux seigneur le gouverneur doit en revenir aujourd'hui même.

UN VOYAGEUR *qui arrive.*

N'attendez plus le gouverneur aujourd'hui. L'orage a fait déborder les rivières, et tous les ponts ont été emportés par l'inondation.

(Tell se lève.)

LE VIEILLARD *s'avance.*

Le gouverneur ne viendra pas?

STUSSI.

Lui voulez-vous quelque chose?

LE VIEILLARD.

Hélas! oui.

STUSSI.

Pourquoi vous placez-vous dans ce chemin creux, devant son passage?

LE VIEILLARD.

Il ne pourra pas se détourner; il sera forcé de m'entendre.

FRIESSHARDT. *Il s'avance promptement par le chemin, et dit à haute voix, du fond du théâtre:*

Laissez le chemin libre. Voici monseigneur le gouverneur qui arrive derrière moi.

(Tell se retire.)

LE VIEILLARD *vivement.*

Le gouverneur vient?

(Il se place sur le devant de la scène avec ses enfants. Gessler et Rodolphe le Harras paraissent sur la hauteur.)

STUSSI *à Friesshardt.*

Comment avez-vous fait pour traverser les torrents, puisque les ponts sont emportés?

FRIESSHARDT.

Nous avons supporté un tel assaut sur le lac, que les rivières ne pouvaient nous effrayer.

STUSSI.

Vous étiez sur le lac pendant cette terrible tempête?

FRIESSHARDT.

Oui, nous y étions, et de ma vie je ne l'oublierai.

STUSSI.

Ne vous en allez pas; contez-moi tout!

FRIESSHARDT.

Laissez-moi; il faut que j'aille en avant, annoncer l'arrivée du gouverneur au château.

STUSSI.

Si le bateau eût porté d'honnêtes gens, il aurait sombré corps et bien; mais sur ces gens-là, ni le feu ni l'eau ne peuvent rien. *(Il regarde autour de lui.)* Où donc a passé le chasseur avec qui je parlais?

(Gessler et Rodolphe le Harras entrent.)

GESSLER.

Dites ce que vous voudrez, l'empereur est mon maître, et je dois chercher à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter doucement; il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si c'est le paysan qui doit être le maître dans le pays, ou l'empereur.

LE VIEILLARD.

Voici le moment favorable, je vais me présenter à lui.

(Il s'approche avec crainte.)

GESSLER.

Je n'ai pas fait placer le chapeau publiquement par jeu, ni pour éprouver les cœurs de ce peuple; je les connais depuis longtemps; je l'ai fait placer pour qu'ils apprennent à courber devant moi la tête, et à ne plus la lever orgueilleusement. Je leur ai planté cette gêne sur le chemin où ils sont forcés de passer chaque jour, pour que leurs yeux en soient frappés, et qu'ils se rappellent leur maître qu'ils oublient.

RODOLPHE.

Le peuple a cependant certains droits.

GESSLER.

Qu'il n'est pas temps de discuter. De vastes résultats sont en voie de s'accomplir. La maison impériale doit s'accroître, et ce que le père a glorieusement commencé, il faut que le fils l'achève. Ce petit

peuple est un obstacle dans sa route; et... d'une manière ou d'une autre... il faut qu'il se soumette.

(Ils veulent avancer, le vieillard se jette à genoux devant le gouverneur.)

LE VIEILLARD.

Miséricorde, monseigneur, grâce! grâce!

GESSLER.

Pourquoi vous placez-vous sur mon chemin, dans cette route? Retirez-vous.

LE VIEILLARD.

Mon fils languit en prison, mes petits enfants manquent de pain. Mon puissant seigneur, ayez compassion de notre affreuse misère.

RODOLPHE.

Qui êtes-vous? qui est votre fils?

LE VIEILLARD.

Mon bon seigneur, c'est un pauvre journalier du nom de Rigi, qui va, au bord des précipices, faucher l'herbe sur des rochers escarpés, que le bétail n'oserait pas gravir.

RODOLPHE, *au gouverneur.*

Par Dieu, la vie misérable et digne de pitié! Je vous en prie, rendez-lui son pauvre fils; quelle que soit la faute dont il a pu se rendre coupable, n'est-

elle pas expiée par l'épouvantable métier qui le nourrit? *(Au vieillard.)* On vous fera justice... venez au château présenter votre demande... ce n'est pas ici le lieu.

LE VIEILLARD.

Non, non, je ne quitterai point cette place que monseigneur ne m'ait rendu mon fils! Voilà déjà six mois qu'il languit dans la tour et attend vainement la sentence du juge.

GESSLER.

Vieillard, veux-tu me faire violence? Retire-toi.

LE VIEILLARD.

Justice, gouverneur! Tu es juge dans ce pays pour tenir la place de l'empereur et de Dieu; remplis ton devoir. Comme tu attends justice du ciel, fais-nous justice.

GESSLER.

Arrière, qu'on chasse de mes yeux ce peuple insolent.

LE VIEILLARD *le retient par son habit.*

Non, non, je n'ai plus rien à perdre, tu ne sortiras pas de ce lieu avant de m'avoir rendu justice; fronce le sourcil, lance-moi des regards menaçants, que m'importe? Notre malheur est sans bornes; nous n'avons plus rien à craindre de ta colère.

GESSLER.

Vieillard, retire-toi, ou je vais te fouler aux pieds.

LE VIEILLARD.

Eh bien, passe sur mon corps. *(Il pousse ses enfants à terre, et se précipite avec eux au milieu du chemin.)* Me voici avec mes petits enfants. Ecrase ces malheureux orphelins sous tes pieds; ce ne sera pas la pire de tes cruautés.

RODOLPHE.

Vieillard, tu es donc insensé?

LE VIEILLARD *poursuit avec vivacité.*

Aussi bien ne foules-tu pas depuis longtemps sous tes pieds le pays de l'empereur? Ah! je ne suis qu'un vieillard! Si j'étais plus jeune, je trouverais quelque chose de mieux à faire qu'à me prosterner ici dans la poussière.

(On entend de nouveau sur la hauteur la musique de la noce, mais dans le lointain.)

GESSLER.

Où sont mes hommes d'armes? Qu'on arrache ce vieillard d'ici, ou je cesserais de me contenir, et je ferais... ce que je ne veux pas faire.

RODOLPHE.

Vos gardes ne peuvent point passer, le chemin creux est embarrassé par une noce.

GESSLER.

Oui, je suis encore pour ce peuple un maître trop indulgent. Les discours ont encore trop de licence,

il n'est pas encore dompté comme il devrait l'être; mais tout ceci changera, je le jure. Je briserai cette inébranlable obstination, je ferai plier cet audacieux esprit de liberté: je veux faire régner sur cette contrée une loi nouvelle. Je veux... *(Il lève le pied pour l'appuyer sur la tête du vieillard... Une flèche l'atteint. Il porte la main sur son cœur et chancelle, et d'une voix étouffée, il ajoute:)* Dieu, aie pitié de moi!

RODOLPHE.

Monseigneur... Grand Dieu! qu'est-ce donc? D'où cela vient-il?

LE VIEILLARD *se relève.*

Au meurtre!... au meurtre!... il chancelle, il tombe; il est blessé...

RODOLPHE *soutient Gessler.*

Quel funeste événement!... Dieu!... seigneur chevalier... invoquez la miséricorde de Dieu; vous êtes un homme mort.

GESSLER.

C'est la flèche de Tell.

(Il tombe dans les bras de Rodolphe le Harras, qui le dépose sur le banc de pierre.)

TELL *se montre sur le haut du rocher.*

Tu as reconnu d'où partait le coup; n'en soupçonne personne autre. Les chaumières sont délivrées,

l'innocence n'a plus rien à craindre de toi, tu ne désoleras plus cette contrée.

(Il disparaît de dessus le rocher. Le peuple se précipite sur la scène.)

STUSSI.

Que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé?

LE VIEILLARD.

Le gouverneur a été percé d'une flèche.

LE PEUPLE *se presse en foule.*

Qui est-ce qui a été frappé?

(Pendant qu'une partie de la noce est sur le devant de la scène, le reste est encore derrière sur la hauteur, et la musique continue.)

RODOLPHE LE HARRAS.

Il perd tout son sang. Allez, chercher du secours, poursuivez le meurtrier... Malheureux, il faut donc que tu périsses ainsi! pourquoi ne voulais-tu pas écouter mes avis?

STUSSI.

Par Dieu! Le voilà étendu pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX.

Qui a fait le coup?

RODOLPHE.

Ce peuple est donc insensé de faire ainsi de la musique à un meurtre? Qu'on les fasse taire. *(La musique cesse et la foule du peuple s'accroît.)* Seigneur gouverneur, parlez si vous le pouvez. N'avez-vous rien à me confier? *(Gessler fait des signes avec la main qu'il répète avec vivacité parce qu'ils n'ont pas été immédiatement compris.)* Où dois-je aller? à Kussnacht?... Je ne vous comprends pas... Oh! ne vous impatientez pas!... Quittez toutes les pensées terrestres; songez seulement à vous réconcilier avec le ciel.

(Toute la noce entoure le mourant avec une horreur sans compassion.)

STUSSI.

Voyez comme il pâlit. La mort arrive jusqu'à son cœur, ses yeux sont éteints.

LE VIEILLARD *élève un de ses enfants dans ses bras.*

Regardez, enfants, regardez comment meurt un monstre.

RODOLPHE LE HARRAS.

Insensé, avez-vous donc perdu tout sentiment, de repaître ainsi vos regards de cet affreux spectacle? Secourez-moi; venez à mon aide. Personne ne m'aidera-t-il à retirer de son sein cette horrible flèche?

LE PEUPLE *se retire.*

Nous, toucher celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE LE HARRAS.

Malédiction sur vous et damnation!

(Il tire son épée.)

STUSSI *lui arrête le bras.*

Gardez-vous-en, seigneur! votre pouvoir est fini, le tyran de cette contrée est tombé; nous ne supporterons plus aucune violence; nous sommes libres!

TOUS, *avec tumulte.*

Nous sommes libres!

RODOLPHE LE HARRAS.

En sommes-nous venus là! la terreur et l'obéissance se seraient-elles si rapidement évanouies? *(Il s'adresse aux serviteurs armés qui l'entourent.)* Vous voyez l'homicide attentat qui s'est accompli ici... Tout secours est superflu... C'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier; d'autres soins nous pressent. Allons à Kussnacht pour conserver à l'empereur sa forteresse! Tous les liens de l'ordre et du devoir viennent d'être rompus, et il n'est personne sur la fidélité de qui l'on puisse s'assurer.

(Il se retire avec sa suite en emportant le cadavre.)

WALTHER *entre précipitamment.*

Mon père arrive, tous les confédérés s'approchent en troupe joyeuse.

TOUS.

Vive Tell l'archer, notre libérateur!

TELL, *d'un ton pénétré et ferme.*

Cette main nous a sauvés et a délivré la patrie. Je puis l'élever librement vers le ciel.

(Hedwig arrive, conduit par Guillaume et Ruodi le pêcheur.)

HEDWIG.

J'ai tout appris; ô mon Dieu!

GUILLAUME.

Mon père, mon père chéri.

TELL.

Oui, me voici! O Hedwig, Hedwig, Dieu nous a secourus. Nul tyran ne pourra plus désormais nous séparer.

HEDWIG.

O Tell! Tell, que d'angoisses j'ai souffertes pour toi!

TELL.

Oublie-les maintenant et sois tout au bonheur.

RUDENZ.

Oui, soyons tous au bonheur et chantons notre délivrance!

WALTHER FURST.

La Suisse est libre, gloire au Seigneur!

TOUS.

La Suisse est libre, gloire au Seigneur!

CHŒUR *(ad libitum)*.

Près des torrents qui grondent,
Que les cors se répondent;
Et l'écho de ces monts,
Retenant nos chansons,
En dira les doux sons
Aux forêts, aux vallons.
Célébrons en ce jour
Du bonheur le retour.
Par nos chants, par nos chœurs
Des tyrans gouverneurs
Oublions les fureurs.
Nous restons les vainqueurs.

(Tiré de l'opéra de Guillaume Tell de Rossini.)

FIN.



...étré et ferme.

... élivré la patrie.

TC

La Suisse est li

